PQ
2376
N89J33

JACQUELINE

DE BAVIÈRE,

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

Prosper Noyer.

Quo Musa tendis?
HOR....



BRUXELLES.
J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
—
1834

JACQUELINE

DE BAVIÈRE.

Imprimerie de Ode et Wodon.



Madame Baptiste, (rôle de Jacqueline.)
Monsieur Delacroix, (rôle de Borselle.)

(Scène dernière.)

JACQUELINE

DE BAVIÈRE,

DRAME EN CINQ ACTES

DE

Prosper Noyer.

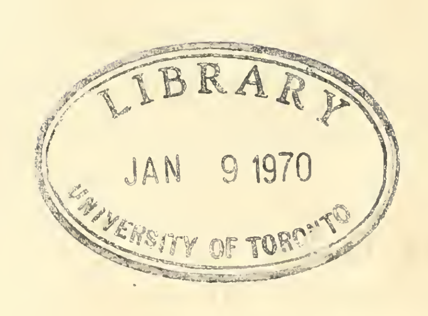
Quo Musa tendis?
HOR....



BRUXELLES.
J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834

PQ
2176
N29J42



Les derniers sons s'éteignent au fond des couloirs, le rideau se ferme à peine, et déjà l'auteur reprend sa plume et la pose en travers sur le chemin du public. — Y a-t-il songé ? ou, à quoi songe-t-il ? Que son éditeur (et le ciel le lui fasse rencontrer !) prenne le temps voulu pour faire du drame un livre, de l'idée une marchandise, et ce sera miracle, si, au bout de la quinzaine, l'événement est encore un incident, l'impression un souvenir. — Oui, l'auteur y a songé : il s'est répété que le monde est pressé et qu'il anticipe ; que la foule est plus portée à désirer qu'à regretter, qu'elle vit plus long-temps sur une conjecture que sur une expérience, sur une hypothèse que sur un fait ; il sait qu'hier, c'est l'oubli, — le

présent? quelque chose qu'on ne peut dire sans que cela devienne le passé. Il est prêt à déclarer que le public a raison de le prendre ainsi, et que c'est folie d'y vouloir rien changer. — Pourquoi donc alors, quand on a eu son jour, s'obstiner devant une attention qui se détourne et que d'autres sollicitent? C'est déraison! — A moins pourtant qu'il n'y ait autre chose qu'une prétention à étaler, par exemple un devoir à remplir.

Justement, l'auteur accomplit en ce jour un devoir : devoir de reconnaissance :

Envers le public,

Envers les acteurs.

Au public d'abord, reconnaissance profonde et sacrée : car il vient d'installer le drame national en Belgique. Désormais, grâce à lui seul, car c'était affaire à lui, la scène est ouverte, le préjugé vaincu, le fantôme évanoui, et l'art restauré. Car la scène c'est la couleur, la couleur le style, le style la poésie, l'art tout entier; l'art... cette grande voix qui parle et se fait entendre à la nation, à la société, à l'humanité; qui leur donne à toutes trois un enseignement et une devise : — A la première, *dignité;* — à la seconde, *civilisation;* — à la troisième, *Dieu,* c'est-à-dire *liberté.*

Reconnaissance aux acteurs ;

Car ils sont les Dieux qui ont soufflé sur ma Galatée, et leur souffle a donné la vie au marbre.

Remercîment en particulier à Mad. Baptiste ; remercîment à Delacroix, les deux ancres de mon esquif, les deux ailes de ma création. Remercîment à Cartigny, ma providence hier, mon ami aujourd'hui.

Viennent maintenant les jeunes hommes à qui la gloire de la patrie est réservée, l'indulgence et l'encouragement les attendent.

Venez, vous qui au nom de poésie, vous sentez émus comme à l'approche de quelque grande révélation ; — vous qui avez regardé dans les tombes de nos ancêtres et avez été troublés d'admiration en voyant leurs grands ossemens et leur grande épée ; — vous qui prononcez avec piété ces trois noms : *Van Eeck, Memeling, Rubens !* — Vous, surtout, dont l'imagination miraculeuse et le travail austère ont ressuscité les grandes époques de notre histoire : car nous y reviendrons souvent à ce passé grandiose et bizarre, où un même peuple apparaît toujours mêlé à tout ce qu'il y a de fort et d'illustre dans le monde ; lutte contre César, conquiert avec Charlemagne, fonde un empire à Constantinople, élève chez lui le pouvoir des Communes : peuple passionné pour la liberté

à l'égal des républiques italiennes; peuple chevaleresque, opulent et merveilleux à l'égal des Orientaux; qui fait sa dépouille des mœurs et des habits de toutes les générations qu'il rencontre. Tour à tour druidique, païen, chrétien, hérésiarque, il se couvre du sayon celtique et du corset des Germains, essaie la prétexte romaine et quitte la dalmatique et la cape bourguignonne, pour se poser fier et provocant sous la mantille et la toque castillanes; peuple de héros et de marchands, de philosophes et de fanatiques, avide de fêtes et pressé d'affaires; courant à une prédication d'hérétiques et assistant à un auto-da-fé; esclave vainqueur qui ne lève jamais l'épée contre son maître sans la remettre ébréchée et sanglante au fourreau! —

Si celui qui trace ces lignes devait écrire quelques mots sur ce qu'il vient de faire, il dirait : — J'ai osé fouiller cette terre chaude et colorée, et j'ai percé son écorce. Ce que j'ai trouvé de richesses me serait à moi aussi long à évaluer qu'à vous à épuiser. Si je n'ai pu que légèrement entailler les massifs où sont enfermés de précieux filons, il appartient à d'autres d'y descendre par tranchée ouverte et d'en extraire des trésors. — Quant à moi, je me glorifierai toute ma vie du sentiment de nationalité qui, au défaut d'imagination, m'a fait entreprendre mon

travail. Bientôt, je le prévois, la sécheresse des préoccupations politiques aura désuni les quelques pierres mal cimentées auxquelles je viens d'attacher un nom. Alors, et quand elles seront dispersées sur le sable, çà et là, au hasard, comme les bouées sur l'Océan, puissent-elles servir du moins à indiquer la route à ceux qui viendront après. — Que d'autres élèvent des monumens durables : l'auteur, comme le fallah des déserts égyptiens, ne demande qu'à accrocher son toit de feuilles aux palais de marbre, aux temples de porphyre.

15 octobre 1834.

PERSONNAGES.

UN CHEVALIER ÉTRANGER.
LE COMTE DE CROY.
LE CAPITAINE.
SIMONET, } piquiers.
JEAN NOLLE, } piquiers.
LAURENT, } piquiers.
DEUX MEURTRIERS.
UN CHEVALIER DU CYGNE.
L'HOTELIER.
BERNARDET.
JEHAN, serviteur du comte.
CHEVALIERS DU CYGNE.
PIQUIERS.

Lieu de la scène. — *La campagne à une lieue de Bruxelles.*

NOTA. Les personnages sont rangés en tête de chaque scène comme ils le sont au théâtre ; le premier tient la droite de l'acteur.

JACQUELINE

DE BAVIÈRE.

ACTE PREMIER.

L'ÉTRANGER.

Au premier plan à gauche une chaumière. La porte est coupée horizontalement par le milieu. On lit sur une enseigne : *Illustre hôtellerie de Brabant.* — Un colombier, une table, des escabeaux. — Au premier plan à droite un hangar soutenu par des piliers en briques ; à l'un de ces piliers est attaché un étendard brabançon (*un lion d'or sur un fond noir*). — Une entrée en maçonnerie s'élève au milieu du fond ; derrière cette entrée, un ruisseau bordé d'une haie clair-semée. — Sur le ruisseau une planche qui conduit à l'hôtellerie. — Une barrière en bois ferme le pont du côté de l'habitation. — Le fond représente un paysage du Brabant. — L'on aperçoit Bruxelles à perte de vue. — Le jour commence à poindre. Au lever du rideau, l'extrême fond est seul éclairé. Le devant de la scène ne s'illumine que peu à peu.

SCÈNE I.

SIMONET, JEAN NOLLE, LAURENT, *puis le* CAPITAINE, PIQUIERS.

Sous le hangar plusieurs piquiers dorment étendus sur de la paille ; près de la porte du fond, Laurent en sentinelle est appuyé sur le bois de sa pique. — On entend dans le lointain un son de cor prolongé.

LAURENT, *qui a relevé vivement la tête.*

Encore !... quel peut être ce signal ? — Simonet ! ! — Un signal de malheur... — Hé ! Simonet ! ! Jean Nolle ! ! *Il les remue de sa pique.* Dormeurs endiablés !...

SIMONET; *il lève la tête et se recouche aussitôt.*

Par la mordieu! le cauchemar te tienne au ventre, convoiteur du sommeil d'autrui!

LAURENT.

N'as-tu pas entendu le son d'un cornet qui s'est répété par trois fois dans la campagne?

SIMONET.

Au diable ton cornet! laisse-nous dormir!

Entrent le capitaine et quelques hommes du guet.

LE CAPITAINE.

On relève les postes de nuit. Il ne s'est rien passé de ce côté?

LAURENT.

J'ai entendu un signal dans la campagne, un son de cornet qui a réveillé les chiens des censes voisines.

LE CAPITAINE.

Les hommes que nous avons relevés l'ont entendu aussi... et puis un grand cri, n'est-ce pas?

LAURENT.

Je n'ai entendu que le cornet et cela s'est répété trois fois.

LE CAPITAINE.

Ce sont quelques boute-feu ou larrons : les coquins ont eu beau jeu pendant que nous faisions la guerre en Zélande; mais s'ils osent se frotter à nous, ils y laisseront leur peau, foi de capitaine! — Suis-nous!

Ils sortent.

SCÈNE II.

Derrière la haie deux hommes de sinistre apparence, affublés d'une cape noire et armés de longs poignards, traversent la scène ; ils s'arrêtent un moment pour recevoir une bourse que leur jette un cavalier qui entre en scène monté sur un cheval blanc ; ils disparaissent sur la montagne.

LES PRÉCÉDENS, UN CHEVALIER ÉTRANGER.

LE CHEVALIER ÉTRANGER.

Maître hôtelier, la barrière! — Messire l'hôte, il fait grand jour!

Il descend de cheval en murmurant, et l'attache derrière une touffe d'arbres. Il revient sur le pont et secoue la barrière ; voyant qu'elle résiste, d'un coup de sa hache d'arme il la fait sauter... — Il entre.

SIMONET *qui s'est éveillé à ce bruit.*

Ouais! camarade, vous entrez sans façon au moins; la clef que vous tenez en main est un passe-partout de bonne invention qui vous ouvrirait bien les portes d'une geole!

LE CHEVALIER, *le menaçant de sa hache et remontant sa visière.*

Maître insolent! cuvez votre opium ou retenez votre langue, sinon....

SIMONET, *se levant. — Ses compagnons se lèvent confusément.*

Vrai Dieu! messire, vous me paraissez d'humeur luronne et chatouilleuse!... — Mais tenez, maintenant que je vous vois mieux, je suis d'avis que vous avez tort! je serais au regret de me prendre de querelle avec un homme d'aussi bonne contenance; et puis votre harnais annonce un homme de guerre: entre braves gens on ne se fâche pas pour une piqûre, on ne prend pas la mouche pour si peu.

L'Étranger va et vient avec impatience, il frappe à la porte de l'hôtellerie.

SIMONET.

Ne frappez pas! silence! un personnage de la cour s'est logé là cette nuit, le Chambellan du Brabant, le commandeur des chevaliers du Cygne.

L'ÉTRANGER.

Messire de Croy.

SIMONET.

Vous le connaissez?

L'ÉTRANGER.

Non! — Il faut pourtant que j'éveille votre hôte; mon bon destrier est sur les dents, une course de trente lieues et un jeûne de douze heures!

JEAN NOLLE *appelant, puis se tournant vers l'Étranger.*

Bernardet! — Un de nos camarades va le conduire à une bonne crèche où il aura de l'avoine jusqu'aux yeux et de la litière jusqu'aux flancs.

Un soldat se dispose à aller vers le cheval.

L'ÉTRANGER *serrant la main de Bernardet.*

Merci d'avance, mon brave! Revenez après cela, et faites servir quelques brocs de cervoise ou de vin du pays, je veux vous faire boire à ma santé.

Bernardet sort. — Laurent rentre suivi des hommes que l'on a relevés.

Moi je pouvais attendre, mais mon bon coursier aura peut-être bien du chemin à faire avant ce soir.

Il ôte son casque, dépose son épée et s'assied à la table qui est à droite.

SIMONET.

Vous ne vous arrêterez donc pas à Bruxelles? — Des joûtes superbes vont avoir lieu dans le parc et sur la grande place : on y célèbre la présence du prince de Glocester qui va commander l'armée des Anglais en France.

L'ÉTRANGER.

A qui cette gourde?

JEAN NOLLE.

A votre service messire.

LAURENT.

Celle-ci est mieux fournie; s'il plaît à Votre Honneur...

L'ÉTRANGER; *il regarde les hommes d'armes, boit à la gourde, puis se lève* [1].

Expliquez-moi ceci : je suis entré d'une façon déplaisante et injurieuse, et vous répondez par de bons services. Par saint Jacques! je trouve cela étrange.

SIMONET.

Messire, est-ce le hasard qui fait que vous portez à votre cimier les couleurs bleue et blanche, ou si c'est avec intention?

L'ÉTRANGER.

Que voulez-vous dire?

JEAN NOLLE.

C'est une manière d'expliquer ces bons services.

L'ÉTRANGER.

Franchement, mon maître, votre manière n'a pas le mérite de se faire comprendre, et je demande une autre explication.

SIMONET.

Bleu et blanc sont les couleurs de madame Jacqueline. Il n'y a qu'un chevalier portant la querelle de notre duchesse qui puisse décorer son armure de ces couleurs. Et la que-

[1] Jean Nolle, l'Étranger, Simonet.

relle de madame Jacqueline, voyez-vous, est celle de tous les bons piquiers, de tous les honnêtes gens du pays.

L'ÉTRANGER.

Vous êtes devoués à madame Jacqueline?

SIMONET.

De toute notre ame : nous l'avons accompagnée dans la dernière guerre. — Mauvaise guerre, ma foi, et qui a flétri pour long-temps notre vieil étendard brabançon !

L'ÉTRANGER.

C'est votre avis à tous ?

SIMONET.

Parlez plus bas....

L'ÉTRANGER.

Que craignez-vous ?

SIMONET.

Oui, c'est notre avis à tous....

JEAN NOLLE.

Mais nos chefs pensent autrement, et nous ne devons pas hasarder nos épaules au risque de rencontrer les boulaies des sergens...

SIMONET.

Il faut vous dire que les sergens sont en campagne et battent les buissons, car les mécontens poussent comme de l'herbe par le temps qu'il fait.

L'ÉTRANGER.

Il y a donc bien des mécontens!

SIMONET.

Jusque-là que les gentilshommes du pays ont porté plainte aux États contre le duc Jean notre redouté seigneur.

L'ÉTRANGER.

Qu'a donc fait votre seigneur?

SIMONET.

Rien que d'y songer, le sang me vient comme un masque au visage! — Pour vous dire cela il faut reprendre de plus haut. Si vous êtes étranger, vous ignorez sans doute que madame Jacqueline, en épousant le duc Jean notre seigneur, a apporté en dot de belles et bonnes provinces hollandaises, la Zélande, la Frise, le pays du Hainaut... Les choses allèrent bien d'abord... mais madame Jacqueline avait pour oncle paternel un vrai Satan incarné, un apostat que le ciel confonde... le Bavarois!

L'ÉTRANGER.

Le Bavarois!...

SIMONET.

Jean de Bavière, vous avez dû en ouïr quelque chose...

L'ÉTRANGER.

Continue...

SIMONET.

Le Bavarois!... Les gens du pays de Liége font entendre un beau concert d'imprécations quand on prononce ce nom devant eux! C'est que le Bavarois était autrefois évêque et prince souverain à Liége. Les cruautés qu'il commit dans sa vaillante cité sont effroyables à dire... Dieu permit qu'il fût vaincu dans la guerre impie qu'il faisait à ses sujets...

L'ÉTRANGER.

Alors, sans doute, le tigre a tourné sa rage contre Jacqueline?

SIMONET.

Madame Jacqueline résidait à Bruxelles... Elle apprit un jour que le Bavarois était maître de plusieurs villes de Hollande. Jacqueline eut quelque peine à décider son mari à marcher contre les rebelles... Jacqueline et le duc Jean, voyez-vous, c'est le feu et l'eau, le marbre et la cire... Enfin, après maintes façons, le duc annonça qu'il allait châtier les villes soustraites à son autorité : il partit. — Or, comment croyez-vous qu'il s'y est pris pour réprimer le désordre ?

L'ÉTRANGER.

Il a pendu quelques centaines des plus endiablés ; il a exigé que les notables vinssent nu-pieds, en chemise, et la corde au cou, faire amende honorable; il a taxé les habitans et les a forcés à bâtir eux-mêmes une citadelle pour les contenir.

JEAN NOLLE.

C'est ce qu'eût fait tout vaillant prince, Monsieur de Bourgogne par exemple.

SIMONET.

Et c'est ce que n'a pas fait le duc; mais voici ce qu'il a fait. Pendant que madame Jacqueline serrait de près les Frisons, et reprenait une à une les villes rebelles, notre duc s'entendit avec le Bavarois, il signa une paix honteuse, et il repartit après cela pour le Brabant, ramenant toutes ses compagnies, et ordonnant à sa dame, qui combattait vaillamment de sa personne, de le suivre à la cour de Bruxelles. — Elle obéit en frémissant... Et ils frémissaient aussi d'indignation tous les braves gens du pays ! — Quant au Bavarois, il circule depuis lors un bruit auquel vous croirez à peine : ce larron défroqué a conçu un odieux amour pour sa nièce... On prétend qu'il a juré de s'em-

parer de Jacqueline..., et on assure, ce qui est abominable, que le duc Jean s'est engagé par serment à la lui livrer.

L'ÉTRANGER.

Il ferait une bonne action celui qui tuerait le Bavarois!

JEAN NOLLE.

Les vengeurs mystérieux de madame Jacqueline sauront bien l'atteindre : il n'est si épais bataillon, ni porte si bien close qui le puisse préserver, à moins qu'il n'ait donné une de ses mains au diable pour obtenir son alliance.

L'ÉTRANGER.

Ces vengeurs mystérieux qui sont-ils ?

JEAN NOLLE.

Personne n'en sait rien, personne ne les a vus : mais les traces qu'ils laissent marquent assez leur passage.

SIMONET.

Il y a peu de temps, trois des plus grands ennemis de la duchesse, à vingt lieues l'un de l'autre ont été trouvés morts, au même jour, à la même heure, sans qu'on ait pu savoir par qui ni comment cela était arrivé. Si madame Jacqueline n'était renommée pour sa piété non moins que pour son bon cœur, je dirais que Satan s'est épris de la belle duchesse et a fait le coup par galanterie.

JEAN NOLLE, *apercevant Bernardet.*

Les paroles de Votre Honneur ne sont pas tombées dans un terrain ingrat : voici Bernardet qui a récolté deux brocs de cervoise, selon votre intention.

SIMONET.

Bien-venu, Bernardet!

LAURENT *et quelques piquiers.*

Bien-venu! —Verse à la ronde. — A Bernardet le premier verre!

SIMONET, *à l'étranger qui reste là pensif.*

Messire chevalier, ne voulez-vous pas mettre avec nous verre contre verre et nous aider à vider ce broc en l'honneur de madame Jacqueline?

L'ÉTRANGER.

De grand cœur!

Ils choquent les verres, puis s'asseyent.

L'ÉTRANGER.

Dites-moi, mes braves: parmi les ennemis de la duchesse quels sont les plus actifs?

SIMONET.

Distinguons.... il y a les ennemis en Zélande, le duc de Bourgogne en Flandre, et les ennemis à la cour.

L'ÉTRANGER.

A la cour de Bruxelles d'abord.

SIMONET.

Il y a quatre noms que Satan doit inscrire en tête de la liste des damnés: le premier, le révérend père Gerardus, le prévôt de l'abbaye de Caudenberg, chapelain et confident de monseigneur. Le second, Everard T'Serclaes, maître d'hôtel, conseiller de méchanceté et d'infamie. Le troisième est le comte d'Aschen, complaisant envers le duc jusqu'à se faire l'agent de ses plaisirs, jusqu'à porter sa fille dans le lit de son maître. Le quatrième.... Dieu me garde de le nommer! mais certainement, si celui qui fait le plus de mal à la duchesse doit être choisi pour expiation, c'est une tête moins étrangère à la dame que le ciel doit frapper!

L'ÉTRANGER, *lui serrant la main.*

Ami, je te remercie; je vais me remettre en route. Un dernier verre! — Une dernière question aussi. Savez-vous quel motif amène le comte de Croy dans cette hôtellerie?

SIMONET.

Il vient à la rencontre des chevaliers du Cygne, dont il est commandeur et qu'il doit conduire au tournoi.

L'ÉTRANGER.

Les fiers gentilshommes qui vont fêter un prince de Glocester!!

SIMONET.

Là n'est point le mal, messire, car le prince de Glocester se montre partisan de madame Jacqueline.

JEAN NOLLE.

J'ai entendu dire que le prince ne s'est arrêté si longtemps à Bruxelles que parce qu'il s'est épris des charmes de la duchesse.

SIMONET.

Sambregoi! c'est un gentil et galant seigneur! imaginez qu'il a fait distribuer une pinte de vin et un sol parisis d'Artois à tous les hommes d'armes qui se trouvaient à Bruxelles à son arrivée. — Puisque tous les verres sont pleins vidons-les à la santé du prince!

L'ÉTRANGER, *frappant du pied.*

Tête-Dieu! laissez-là votre Glocester!

SIMONET.

Un ami de la duchesse?

L'ÉTRANGER *se levant.*

A la mort de ses ennemis!

Il se rassied.

SIMONET.

Il a raison ! à ceux-là la préférence. — Meurent les ennemis de madame Jacqueline !

Ils boivent tous.

SIMONET.

Nous avons bu pour la communauté, mais il y a certains noms qui méritent une mention particulière.

JEAN NOLLE.

Il dit bien !

L'ÉTRANGER.

Le duc Jean ?

Les regardant.

Votre duc d'abord !

Simonet met un doigt sur la bouche et regarde autour de lui.

SIMONET, *à voix basse.*

Celui dont je n'ai pas dit le nom tout à l'heure...

Plus haut.

et ses trois confidens.

JEAN NOLLE.

Que le feu du ciel les dévore!

SIMONET.

Et les ennemis de Zélande...

L'ÉTRANGER.

Le Bavarois !

SIMONET.

Le vieux Borselle et ses fils.

L'ÉTRANGER, *vivement.*

Borselle !... vous voulez parler de Floris de Borselle... Ne prononcez pas ce nom !... Laissons cela, voyez-vous ! Par le ciel ! ne prononcez plus ce nom !

SIMONET.

Comment!

L'ÉTRANGER, *d'une voix plus calme.*

Tenez, croyez-moi, épargnons le vieux Floris de Borselle et ses fils.

SIMONET.

Non pas! dans la dernière guerre n'a-t-il pas été le plus intraitable de nos ennemis? Et n'est-ce pas l'ame damnée de tous les méchans projets du Bavarois?

L'ÉTRANGER.

Borselle!

Il se lève.—Tous se lèvent.

SIMONET.

Nous épargnerions Borselle! non, par le diable!

JEAN NOLLE.

Le broc est à sa fin, il reste à peine un verre.

SIMONET.

A moi celui-là! verse lentement : c'est sérieux une malédiction de braves gens, cela doit porter malheur.—Jusqu'à la dernière écume! Je le viderai de même; et que chaque goutte tombant dans mon gosier soit une malédiction sur sa tête!

L'ÉTRANGER; *il s'avance, tenant une fiole à la main* [1].

Il faut qu'il soit plein jusqu'au bord.

SIMONET, *qui a continué de tendre son verre.*

Qu'est cela?

L'ÉTRANGER, *après avoir versé.*

C'est bien.

[1] Laurent, l'Étranger, Simonet, Jean Nolle, les Piquiers.

SIMONET.

Comme cela fermente ! Quelle est cette liqueur ?

L'ÉTRANGER.

Un cordial composé d'ellébore, de ciguë et d'opium.

SIMONET, *jetant son verre.*

Je n'ai plus soif !... Un poison à brûler du marbre !

JEAN NOLLE *aux hommes d'armes qui sont passés à gauche.*

Pardieu, voilà d'étranges façons !

SIMONET.

Votre seigneurie a voulu se gaudir, sans doute : mais, quoique partant d'un gosier plus sec, mes paroles n'en seront pas moins entendues du ciel ou de l'enfer ; j'y mets de l'entêtement, et mes souhaits pour la damnation du vieux pécheur...

L'ÉTRANGER, *une main sur sa dague et saisissant le bras de Simonet.*

Non ! pas un mot ! — Un mot de plus ! et ma lame tirera de tes veines de quoi désaltérer tous les démons de l'enfer !!

Il lâche rudement le bras de Simonet et va prendre son heaume dont il se couvre.

SIMONET, *après avoir regardé l'Étranger avec étonnement, se recule vers la gauche et s'entoure de ses compagnons.*

Voilà un compère dont la tête n'est pas bien saine, ou dont la conscience n'est pas bien nette.

JEAN NOLLE.

Serait-ce un partisan du Bavarois ?... Il faut l'empêcher de s'éloigner.

SIMONET.

Justement, voici le capitaine avec monseigneur de Croy.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE CROY, LE CAPITAINE, L'HOTELIER [1].

LE COMTE *à l'hôtelier.*

Surtout, maître, que votre déjeuner soit mieux ordonné que le souper d'hier... Logez ceci dans votre crâne de marmiton : c'est qu'un gentilhomme est friand d'épices, et s'accommode volontiers d'un plat de chevreau à la chardonnette.

LE CAPITAINE.

C'est parler comme il faut.

LE COMTE.

C'est votre avis, capitaine? — Vous mettrez un couvert de plus. — Messire, je vous convie à l'assiette. —

S'avançant en scène.

Vive Dieu! pour des piquiers, vous autres, vous dormez comme des cardinaux! Il fait jour depuis deux heures et je viens de me réveiller : si vous aviez été sur pied avant moi, votre joyeuse vie m'eût certainement fait lever plus tôt.

JEAN NOLLE.

Nous avons devisé sérieusement avec ce jeune écuyer.

LE CAPITAINE.

Quel est ce jeune écuyer?

JEAN NOLLE.

Il n'a ni armoiries ni chapelet, et il nous a caché son nom.

SIMONET.

Il a baissé sa visière.

[1] L'Étranger, le Capitaine, le comte de Croy, Simonet, Jean Nolle.

LE COMTE.

Capitaine, laissez-moi lui parler. — Messire écuyer, gentilhomme ou fils de bourgeois, êtes-vous convoqué pour les États de Cortenberg? sinon, je vous somme par les ordonnances de nous déclarer d'où vous venez et où vous allez. Si vous êtes porteur d'un sauf-conduit, montrez-le.

L'ÉTRANGER; *il tient sa visière fermée.*

Je réponds, non parce que vous l'ordonnez, mais parce que cela me plaît de répondre. D'où je viens? Mon cheval le dirait bien pour moi; il m'a conduit à sa guise, sans destination, et les guides sur le col. Où je vais? Comme vous, comme tous, où je ne suis pas sûr d'arriver, mais où je serai avant ce soir pourtant, si Dieu veut que j'y parvienne. Mon sauf-conduit! —

Frappant sur sa ceinture, puis relevant le bras.

Ma dague... et mon bon ange!

LE COMTE.

Je connais deux sortes de gens à qui ce beau discours pourrait convenir : les théologiens et les fiévreux. Car, par mon patron! c'est la plus folle rodomontade qui soit sortie d'un cerveau fêlé.

LE CAPITAINE.

Le fer pour le parchemin, jeune homme, cela ne se peut pas; si nous acceptions l'un pour l'autre, nous verrions trop peu de saufs-conduits de chevaliers, et nous recevrions trop de parchemins de jeunes clercs quand il nous arriverait de les défier. Qui êtes-vous?

JEAN NOLLE.

C'est une espie, j'en suis sûr.

LE CAPITAINE.

Qu'en sais-tu? approche.

JEAN NOLLE.

Tenez, capitaine, cet homme nous a fait boire, et cela a délié notre langue, qui s'est mise à galoper sur un terrain défendu, si bien qu'elle a été beaucoup trop loin.

LE CAPITAINE.

Après...

JEAN NOLLE.

Après il a versé, d'une certaine gourde, une liqueur diablement suspecte pour empêcher Simonet de parler mal des ennemis de madame Jacqueline. Il a montré les dents et la dague contre nous, et s'est mis à défendre chaudement le vieux Borselle et ses fils.

LE COMTE DE CROY.

Borselle!

L'ÉTRANGER.

Oui, comte de Croy baron de Héverlé!

LE COMTE.

Tu sais mon nom!

JEAN NOLLE, *aux archers.*

Il sait le nom de monseigneur.

L'ÉTRANGER.

Me blâmes-tu d'avoir défendu le vieux Borselle?

LE COMTE.

Oui, si tu voyais en lui l'ennemi de la duchesse de Brabant; non, si tu ne voyais que sa tête blanchie et son bras affaibli par l'âge.

L'ÉTRANGER.

Est-ce oui, est-ce non?

JEAN NOLLE.

Et les fils aussi!

L'ÉTRANGER.

Et les fils aussi. Me blâmes-tu?

LE COMTE, *s'approchant.*

Quel ton singulier! d'où vient que tu as prononcé mon nom?

L'ÉTRANGER.

Il y avait autrefois un Georges de Croy qui était ami de France de Borselle, l'un des fils du vieux Floris...

LE COMTE, *s'approchant encore.*

Qui t'a dit cela?

L'ÉTRANGER, *faisant quelques pas pour s'éloigner des hommes d'armes.*

Ils s'étaient baillés et scellés l'un à l'autre et faits frères d'armes; tous les ans à pareille époque, en mémoire de leur union, ils se rendaient à un oratoire et communiaient de la même hostie.

Il soulève brusquement sa visière, puis la fait retomber.

LE COMTE; *il regarde fixement l'Étranger, puis se retourne vers le Capitaine.*

Capitaine, je crois que nous nous sommes mépris. Cet homme ne peut pas être ce que nous avons soupçonné. Je veux qu'il me réponde plus franchement, faites retirer vos hommes.

LE CAPITAINE.

Allons, camarades, suivez-moi!

Ils sortent par la porte du fond. Simonet et Laurent entrent dans l'hôtellerie.

SCÈNE IV.

L'ÉTRANGER, LE COMTE DE CROY.

Aussitôt que les hommes d'armes ont quitté la scène, l'Étranger ôte son casque, et se pose un moment devant le comte.

LE COMTE.

Imprudent !

L'ÉTRANGER, *allant à lui.*

C'est moi, oui, c'est moi, regarde bien...

LE COMTE.

France!... sais-tu que je tremble rien que de prononcer ton nom !... ton nom ! il est odieux ici, c'est celui d'un rebelle, d'un sujet révolté contre sa souveraine !—Et c'est près de Jacqueline, c'est ici, que je te rencontre !

L'ÉTRANGER.

Ici: car ce n'est qu'ici que je trouve l'air que je dois respirer ; car ce n'est qu'ici que la vie me revient, je me sens mourir ailleurs. — Ta main !

Il l'attire à lui et l'embrasse.

C'est une existence farouche que la mienne! mais en ce moment j'éprouve un charme délicieux, je pourrais pleurer.

LE COMTE.

Quel langage !

L'ÉTRANGER.

Me voilà mieux.

Changeant de ton.

Frère, donne-moi les moyens d'arriver à la duchesse, il faut que je la voie !

LE COMTE.

Que dis-tu? quel mauvais démon t'inspire cette idée?

L'ÉTRANGER.

Ne crains rien pour elle! le danger, pour moi, je le brave! Mais hâte-toi, je t'en conjure, l'intérêt de Jacqueline exige que je sois près d'elle avant ce soir!

LE COMTE.

Si tu es mon frère, explique-toi avant tout, car tes pensées me sont plus étrangères et plus cachées que celles de mon ennemi. Viens-tu jeter le trouble ici, apporter le deuil, ou demander merci?

L'ÉTRANGER *avec tranquillité.*

Rassure-toi. — Écoute; je te ferai cette confidence! — Que mes paroles soient pour toi plus sacrées que des aveux à l'oreille d'un confesseur. Approche-toi, ne force pas ma voix à s'élever, de peur que le nom que je prononcerai n'appelle la vengeance sur ma tête. En vérité, je tremble, car c'est la première fois que je livre au grand jour un secret que j'enfermais dans les profondeurs de mon ame. — Je ne te dirai point, par quel singulier entraînement je suis arrivé où me voilà, tu le sauras un jour.... Ce qu'il faut que tu saches à présent, c'est que moi, l'ennemi de Jacqueline, moi, le basilic dont le regard devait la tuer, je suis à présent son gardien, son esclave, c'est que je ne vis que par elle, c'est que j'ai perdu tout autre sentiment que son amour, toute autre pensée que son souvenir; ma famille, mes frères, mon vieux père, tous les miens, je les ai fuis, je les ai reniés! j'aurais renié Dieu pour elle!... — Jacqueline, qu'elle est belle! n'est-ce pas? tu le sais, toi; tu n'as pu la voir sans l'aimer! Eh bien! je l'ai vue aussi; je l'ai vue, et je l'aime! Oh! un autre mot, un autre! car un

manant dit aussi cela! et je l'aime d'un amour exalté, d'un amour céleste et inexplicable! Je répète son nom dans mes courses abandonnées, dans mon sommeil agité, au vent, aux arbres, à tout ce qu'il y a sous le ciel, excepté aux hommes, aux hommes que je fuis et qui me sont indifférens quand ils ne lui sont rien, et que j'abhorre et poursuis jusqu'à la tombe quand ils sont ses persécuteurs!

LE COMTE.

Que de malheurs j'entrevois!

L'ÉTRANGER.

Tu es effrayé de ma témérité; pourtant il y a autre chose encore : c'est que j'ai résolu de m'en faire aimer. Oui, retiens bien ceci : je gagnerai son cœur par amour et par dévouement, ou je ploierai son orgueil par nécessité, et, que sais-je! par violence. Tu n'y peux rien, vois-tu; tu dois comprendre cela en me regardant dans les yeux! tu dois voir que ce qu'on appelle raison serait ici méprise, dérision cruelle: si tu ne crois pas cela, va-t'en, nous ne pouvons pas nous comprendre, il n'y a rien entre nous deux, car ton cœur est resté fermé et il ne me reste qu'à oublier que j'ai eu la faiblesse de t'ouvrir le mien!

LE COMTE.

Touche là!... — Tu pénétreras à la cour. Quoique la surveillance y soit sévère, dans une heure tu auras dépassé l'enceinte des gardes. — Écoute! l'arrivée de Glocester est l'occasion d'un tournoi. Les chevaliers du Cygne dont je suis le commandeur ont résolu d'y assister. Ils arrivent de Flandre, d'Artois, de Clèves et d'autres points éloignés; ne crains donc pas d'être reconnu. L'un des frères est parti cette nuit; son père mourant lui a envoyé un servi-

teur et un cheval; il est parti laissant ses insignes. — Je vais t'en revêtir! — Jehan!

Entre un serviteur. Le comte lui parle bas, le serviteur sort et rentre portant le manteau, le collier et le bâton blanc des chevaliers du Cygne.

Écoute encore : tu pourras habiter à la cour sans devoir te nommer; d'ailleurs, voici un sauf-conduit pour trois jours francs. Pendant trois jours tu échapperas à toute autorité! — Que le ciel te protège maintenant, que Dieu veille sur nous!

L'ÉTRANGER.

Frère, mon bon frère! tu es mon sauveur! si je réussis, je te devrai plus de reconnaissance de ce service, qu'à ma mère de la vie qu'elle m'a donnée!!

Voix confuses dans l'hôtellerie.

LE COMTE.

Hâtons-nous, j'entends des voix de ce côté; ce sont les chevaliers, sans doute. Prends ce manteau... Ce signe sur ta poitrine... le bâton blanc des chevaliers. — Ce sont eux!

Les chevaliers du Cygne entrent en scene.

L'ÉTRANGER.

Un rendez-vous!

LE COMTE.

Derrière la chapelle de la cour.

L'ÉTRANGER.

Ce soir!

LE COMTE.

Ce soir.

SCÈNE V.

Les chevaliers portent une grande cape noire, une armure de guerre sous leur cape; un cygne en argent est attaché à un collier de même métal. Ils ont en main un bâton blanc gros et court. — La salade en tête, une plume rouge sur l'oreille droite.

LE COMTE.

Chevaliers, je comprends votre impatience, et je la partage : si rien ne vous arrête, nous partirons.

Montrant l'Étranger.

Un de nos frères de France est venu nous rejoindre cette nuit. Sa bravoure m'est connue, je l'ai vu dans plusieurs entreprises d'où il est sorti à la gloire de notre ordre.

L'ÉTRANGER, *s'approchant des chevaliers.*

Messires, je bénirai le ciel s'il me donne les moyens de rivaliser dignement avec votre renommée : la valeur des chevaliers de Flandre et de Brabant est honorée par toute la chrétienté.

UN CHEVALIER.

Soyez le bien-venu, messire.

Au Comte.

Mais, avant de nous mettre en route, notre nouveau frère n'ayant pas prêté hier soir le serment d'usage, ne doit-il pas remplir cette formalité, monseigneur?

LE COMTE.

Sans doute. — Chevalier, vous n'ignorez pas que c'est un usage établi par les statuts de notre ordre, qu'avant d'entrer dans une ville étrangère tous les chevaliers jurent, au nom de Dieu et des saints, qu'ils n'ont point porté la main sur un homme de l'église, ni causé dommage à l'hôte dont ils ont reçu logement ou nourriture; ils jurent qu'ils ne troubleront point l'hôte chez lequel ils se rendent, et qu'ils veilleront à la paix et sûreté des ministres de l'église.

L'ÉTRANGER, *bas au Comte.*

Cela ne se peut pas! Je ne prêterai point ce serment.

LE COMTE, *de même.*

Il le faut! je ne puis vous en dispenser.

LE CHEVALIER DU CYGNE.

Allons, messire, nos pages et nos chevaux attendent! Nous arriverons tard à la cour.

L'ÉTRANGER, *lentement; il tient la main levée.*

Je n'ai point porté la main sur un homme de l'église, je jure de ne pas être ingrat envers l'hôte chez lequel je me rends et de lui vouer une reconnaissance selon ses mérites; je jure de laisser dans un *repos profond* les ministres de l'église; je jure cela, ainsi m'aident Dieu et tous les saints!

LE COMTE.

Maintenant, messires, en route! Que le joueur de trompe marche en tête de la compagnie.

Ils s'éloignent par la montagne du fond.

SCÈNE VI.

JEAN NOLLE, LES HOMMES D'ARMES, SIMONET, LAURENT.

Aussitôt qu'ils ont disparu, Jean Nolle suivi de quelques hommes d'armes entre précipitamment par la gauche, et appelle du geste Simonet et Laurent. Simonet sort de l'hôtellerie suivi de Laurent. Ils courent à Jean Nolle.

JEAN NOLLE.

Savez-vous ce qui arrive?

SIMONET.

Qu'est-ce donc?

JEAN NOLLE.

Le capitaine ! ne l'avez-vous pas vu ?

SIMONET.

Non. — Dis-moi, qu'y a-t-il ?

JEAN NOLLE, *aux piquiers.*

Est-on allé à la recherche du capitaine ? — Une aventure ! incroyable !

A un soldat.

Camarade, c'est très grave : dites au capitaine de se presser !

SIMONET.

Tu ne veux pas me dire ton aventure ?

LAURENT.

Voici le capitaine.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE *suivi de quelques hommes d'armes.*

LE CAPITAINE.

Qu'est-il donc arrivé ?

JEAN NOLLE.

Capitaine, une mauvaise nouvelle, et qui va bien vous surprendre !

SIMONET.

Dis donc ce qu'il y a !

JEAN NOLLE.

Voici ce qu'il y a, capitaine ! Nous venons d'arrêter dans la campagne un cheval richement harnaché, fuyant sans

cavalier; il avait la housse couverte de sang! un meurtre a été commis cette nuit!

LE CAPITAINE.

Du sang répandu! un meurtre! es-tu bien sûr de ce que tu dis là?

JEAN NOLLE.

Ce qui est sûr aussi, capitaine, c'est que Bernardet a cru reconnaître le cheval du père Gerardus, le prévôt de l'abbaye de Caudenberg!

LE CAPITAINE.

Assassiner un moine! le chapelain de monseigneur! nous serons cruellement punis de notre défaut de surveillance. Il faut trouver le cadavre d'abord.

JEAN NOLLE.

Un instant, capitaine. Nous devons tâcher avant tout de ne pas encourir la punition pour le coupable. Or, voici une circonstance fort curieuse: on a mis le cheval avec sa housse ensanglantée dans l'écurie où se trouve le cheval de l'étranger: eh bien, il s'est élevé en eux un frémissement extraordinaire, et puis j'ai remarqué que le cheval de l'étranger avait du sang au poitrail; pourtant il n'est pas blessé!

LE CAPITAINE.

Où est-il l'étranger?

JEAN NOLLE.

Avec les chevaliers du Cygne. Simonet les a vus s'éloigner.

SIMONET.

Tu en as menti! je n'ai rien vu.

LE CAPITAINE.

Malédiction ! il faut arrêter cet homme-là, il faut le poursuivre !

JEAN NOLLE.

Il y a trois chemins ; si nous nous divisons nous ne serons plus en force.

LE CAPITAINE.

Et si nous tardons le coupable peut nous échapper.

Les hommes d'armes murmurent de contrariété.

Silence !

On entend une trompe dans le lointain.

Entendez-vous ! la trompe des chevaliers ! Alertes ! ils ont pris par la montagne.

JEAN NOLLE.

Si toutes les jambes sont aussi bonnes que les miennes, je réponds de lui.

Les hommes d'armes se sont emparés de leurs piques pendant ce temps.

LE CAPITAINE.

Allons, enfans ! il y va de notre honneur, il y va de notre tête ! !...

Ils s'élancent à la poursuite des chevaliers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LE FAUCON.

PERSONNAGES.

JEAN, DUC DE BRABANT.
JACQUELINE, sa femme.
FRANCE DE BORSELLE.
COMTE DE CROY.
LE CAPITAINE DES GARDES.
UN ÉCUYER.
ASSAN, page maure.
T'SERCLAES, maître d'hôtel du duc Jean.
MADAME DE SAINTRAILLE, } dames de la duchesse.
ÉLÉONORE DE COBHAM, } dames de la duchesse.
MADAME DE BRIELLE, } dames de la duchesse.
MADEMOISELLE DE WALINCOURT, } dames de la duchesse.
LE PRINCE DE LA RHÉTORIQUE DE DIEST.
LE PRÉVOT DE L'ARMÉE DE BRABANT.
UN GARDE DE LA DUCHESSE.
SEIGNEURS.
PAGES.
ÉCUYERS.
GARDES.

Lieu de la scène. — *Le palais de Bruxelles.*

ACTE DEUXIÈME.

LE FAUCON.

Une terrasse. — A droite une partie de la façade postérieure du palais de Bruxelles. — A quelques pieds au-dessus du sol une porte en ogive s'ouvre sur un petit balcon garni d'une balustrade en pierre ; deux escaliers en descendent conduisant sur la scène. — Sur le devant, à gauche, deux lances d'or supportent une draperie de velours bleu lamée d'argent qui retombe amplement sur les côtés. — Un fauteuil doré sur une escabelle que recouvre un riche tapis. — Le fond est traversé par une rampe interrompue dans le milieu par deux lions en pierre qui indiquent l'ouverture d'un escalier conduisant dans le Parc. — Le lointain est dessiné sur un plan plus abaissé.

SCÈNE I.

MADAME DE SAINTRAILLE, MADEM. DE COBHAM, MADAME DE BRIELLE, MADEM. DE WALINCOURT, ASSAN.

Les dames de la duchesse sont assises et groupées près du dais. — Près de la rampe du fond, un page maure est assis sur un coussin de velours vert. Madame de Saintraille sort du palais et vient au balcon.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Il fait jour chez la duchesse, le page et son faucon peuvent entrer. Ne vous éloignez pas, mesdames, la duchesse doit descendre pour voir passer la chasse.

MADEMOISELLE DE COBHAM, *qui s'est levée.*

Vous avez entendu, Assan !

Elle lui fait signe. Le maure se lève précipitamment.

6

MADAME DE SAINTRAILLE, *pendant ce temps.*

Il n'est arrivé aucun message ?

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Un peintre de Flandre, Jehan de Bruges, fait offrande à Madame d'un merveilleux panneau.

MADAME DE BRIELLE, *donnant un panneau à madame de Saintraille.*

Le voici !

MADAME DE SAINTRAILLE, *à Assan.*

Portez-le à la duchesse.

Entre messire de Croy.

SCÈNE II.

LES DAMES, LE COMTE DE CROY.

MADAME DE SAINTRAILLE, *descendant du balcon.*

En vérité, messire, nous étions en peine de votre seigneurie.

LE COMTE.

J'arrive à l'instant. J'amène à la duchesse les chevaliers du Cygne dont elle estime la valeur.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Madame veut être seule, je l'ai laissée préoccupée et s'appuyant tristement sur la cage de son favori...

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Madame de Saintraille possède la confiance de la duchesse, mais il y a là un oiseau chéri qui a reçu plus d'aveux secrets que madame de Saintraille.

MADAME DE SAINTRAILLE.

C'est une histoire digne d'être rimée en villanelle que celle de cet oiseau chéri.

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Une grâce, madame! Racontez-moi la cause de l'affection de madame Jacqueline pour cet oiseau. On me promet depuis long-temps une histoire sur ce sujet; mes curieuses oreilles ne se ferment plus ni jour ni nuit d'impatience.

LE COMTE DE CROY.

Je partage la curiosité de mademoiselle de Cobham. Nous attendrons, en vous écoutant, le lever de notre souveraine, et l'arrivée de nos seigneurs qui tardent long-temps à se faire voir aujourd'hui.

MADAME DE SAINTRAILLE.

La disgrâce atteint la duchesse : c'est un mal dont les courtisans redoutent la contagion... C'est triste à penser!

LE COMTE DE CROY.

Songez alors à votre histoire.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Vous le voulez?—Asseyons-nous.—Le jour du mariage de madame Jacqueline avec le duc Jean son cousin, j'étais de service et je ne quittai pas Madame jusqu'à la nuit. Un jeune homme nous apparut deux fois d'une façon singulière. — La première fois, il faisait jour à peine, nous étions sorties du palais et nous marchions rapidement dans la forêt, au-delà des remparts de la ville. Un homme vint à nous; il mit un genou en terre et demanda à Madame si elle voulait acheter un faucon d'Allemagne. Je vous assure que c'était un beau jeune homme : sous ses habits de paysan, je ne sais quoi de noble et de hardi contrastait avec l'humilité de son maintien. — Au moment où la du-

chesse se tournait vers moi pour me donner un ordre... un cri se fit entendre, plusieurs hommes dont le visage était noirci s'élancèrent dans le chemin. Le vendeur de faucon s'était emparé de la duchesse et l'enlevait protégé par les nouveaux venus.—Madame Jacqueline, par un effort désespéré, s'arracha des bras du ravisseur. — « Je suis votre souveraine ! cria-t-elle; si l'ame d'un manant n'est pas cachée sous l'apparence d'un homme de cœur, mérite mon écharpe en fouettant ces rustres de ton épée ! mon écharpe à ce prix ! » — Comme il hésitait, — « Madame de Saintraille, me dit-elle, donnez-leur votre bourse, mon écharpe n'aurait de prix que pour un gentilhomme ! » Le ravisseur releva fièrement la tête; arrachant l'épée d'un de ses hommes, il l'étendit vers la duchesse en signe de protection, et de la main fit un mouvement impérieux qui éloigna toute la troupe. — « Voici mon écharpe, dit alors Jacqueline avec dignité; l'entreprise était d'un lâche, mais la réparation est d'un grand cœur. » — Nous étions déjà loin, que nous l'apercevions encore, immobile à la même place, comme s'il se fût trouvé sous l'influence d'un charme.

LE COMTE.

Ce récit m'intéresse vivement.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Trois heures après, au moment où le cortége se rendait à l'église, un soldat fut tout à coup renversé à côté du duc qui donnait la main à Jacqueline. C'était le bras de notre inconnu qui avait terrassé cet homme. On prétendit depuis qu'on avait vu briller une dague dans la main du soldat, et l'on ajouta une circonstance singulière : c'est que le jeune homme qui paraissait avoir empêché le meurtre du duc, avait lui-même, le jour avant, armé et aposté l'assassin. — Ce fut la dernière apparition.

LE COMTE.

La dernière ce jour-là, mais depuis lors....

MADAME DE SAINTRAILLE.

Nous n'avons plus vu ce jeune homme. Manant ou gentilhomme, son nom est demeuré pour nous un secret, comme la cause de son entreprise.

On sonne. — Tous se lèvent.

MADAME DE BRIELLE.

On sonne les pages. La duchesse sort de son appartement.

LE COMTE, *se tournant vers le fond.*

Qu'on ouvre les portes.

Les seigneurs entrent.

Je vous remercie, madame; votre récit a pour moi un intérêt que je vous expliquerai peut-être un jour.

MADEMOISELLE DE COBHAM, *un doigt sur ses lèvres, dit au Comte.*

De la discrétion ! voici la duchesse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JACQUELINE, ASSAN, LES SEIGNEURS, PAGES.

Jacqueline portant un long manteau, une coiffe élevée surmontée de la couronne ducale, des tresses pendantes.—Les pages s'arrêtent sur les marches des deux escaliers. La duchesse est appuyée sur Assan, qui porte son faucon sur le poing. Elle se penche sur la rampe du balcon. Assan se tient à droite, un genou en terre. — Les seigneurs au fond. — Les dames au pied du balcon.

JACQUELINE, *avec douceur.*

Vous voilà, mesdames! je suis heureuse quand je vous ai toutes sous les yeux.

Elle tend la main à madame de Saintraille.

— Bonjour, comtesse.

MADAME DE SAINTRAILLE, *baisant la main de la duchesse.*

Que ce jour soit calme et fortuné pour notre souveraine, comme le ciel est ce matin pur et radieux !

JACQUELINE.

J'ai examiné votre tableau : c'est un génie paré des couleurs de Bavière qui répand un vif éclat sur les armoiries du Brabant.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Le génie couronné de fleurs, c'est Madame.

JACQUELINE.

Le peintre n'a pas vu son modèle ! Des fleurs toutes fraîches à moi !... il vaudrait mieux, n'est-ce pas? une couronne fanée !

MADAME DE SAINTRAILLE.

Pourquoi ?

JACQUELINE, *tristement.*

Cela ressemblerait à ma vie.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Quelle affligeante idée !

JACQUELINE.

Oui, c'est faiblesse, c'est mal !

Apercevant les seigneurs et descendant du balcon.

Eh ! messieurs les gentilshommes, vous êtes là et vous n'approchez point ! Venez donc, vous êtes le cercle au milieu duquel j'aime le mieux à me voir. — On m'a prévenue de l'arrivée de vos frères d'armes, comte de Croy. Le duc mon auguste époux, quoique malade, les recevra au sortir de l'office, et nous assisterons à la réception avec plaisir et avec empressement. Avez-vous quelque pla-

cet à confier à notre bonne intercession auprès de monseigneur? vous nous trouverez disposée à l'appuyer de tout notre crédit.

LE COMTE DE CROY, *lui présentant un rouleau de papier que la Duchesse remet ensuite à l'un de ses pages.*

C'est un plan de défense et de fortification que le prévôt de l'armée, messire de Witthane, ose soumettre à l'examen de Madame.

Donnant un autre rouleau.

Une dissertation en latin par le prince de la rhétorique de Diest, sur le projet de fonder une université dans l'une des bonnes villes de Bruxelles ou de Louvain.

JACQUELINE.

Voilà de bons et utiles travaux, messieurs. Se garantir au dehors, s'éclairer au dedans : sécurité sur les frontières, arts et sciences dans les villes, c'est le moyen d'être grand et respecté entre les nations. — Messire de Witthane, dans la dernière guerre j'ai regretté votre vieille expérience! Je me suis fortifiée dans la ville de Gouda, et j'ai moi-même surveillé les travaux....

Pendant la fin de ce discours, est entré un écuyer du Duc. Madame de Brielle s'est approchée de lui : après lui avoir parlé bas, elle est allée dire quelques mots à l'oreille de Jacqueline.

MADAME DE SAINTRAILLE *à mademoiselle de Cobham.*

Que veut donc cet écuyer?

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Je ne le devine pas. J'ai cru voir de l'inquiétude dans les yeux de madame de Brielle.

JACQUELINE, *après avoir donné son attention à madame de Brielle.*

Le duc a ordonné une chasse ce matin ; le prince de Glocester doit y assister. Vous ferez les honneurs au prince,

messieurs : vous avez alors à donner quelques instans à vos préparatifs. Que nous n'arrêtions pas plus long-temps vos seigneuries. Si des devoirs impérieux ne nous retenaient ici, nous vous suivrions avec joie à cette chasse. Nous espérons pourtant de ne pas y être tout-à-fait étrangère : plus d'un chevalier parmi vous songera à nous apporter un trophée de ses victoires.

Les seigneurs saluent et se retirent.

Mesdames, je vous rends libres pour la matinée. Éléonore, vous êtes de service, restez.

Elle descend sur la scène, et fait un signe aux pages qui sortent avec les dames, excepté Assan, qui se tient au fond du théâtre ainsi que mademoiselle de Cobham.

Madame de Saintraille, restez aussi.

SCÈNE IV.

JACQUELINE, MADAME DE SAINTRAILLE, MADEMOISELLE DE COBHAM, ASSAN *au fond.*

JACQUELINE, *changeant de ton.*

Madame la comtesse, écoutez-moi. Vous me voyez émue. Le duc mon époux m'envoie un message : il m'annonce qu'au sortir de l'entrevue qu'il doit avoir avec le prince de Glocester, il se rendra chez moi pour m'entretenir sur des choses graves. Il veut que cet entretien ait lieu sans témoin. Que veut dire tout cela? qu'en pensez-vous, comtesse?

MADAME DE SAINTRAILLE.

Le duc depuis long-temps s'est abstenu de vous voir; il faut qu'un motif important l'amène; vous devez l'entendre.

JACQUELINE.

Mais quel est ce motif? lui qui perd contenance chez

moi, tandis qu'il me brave grossièrement hors d'ici, d'où lui vient tant d'audace qu'il ose franchir cette enceinte? — Oui, tout me l'annonce, cette démarche est inquiétante! pour moi d'abord, pour vous ensuite, mon amie, et pour vos compagnes, car ceci nous concerne toutes.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Que voulez-vous dire?

JACQUELINE.

Je m'efforce en vain de le nier à moi-même, des pressentimens me l'assurent, il y aura quelque tentative contre nous.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Vous m'effrayez!

JACQUELINE.

Il n'y a pas long-temps de cela, il m'a envoyé son maître d'hôtel T'Serclaes, cet homme que je ne puis voir sans dégoût, pour m'exhorter à remplacer mes femmes, et à les éloigner de la cour!

MADAME DE SAINTRAILLE.

Vous quitter!...

JACQUELINE.

Me séparer de ma sœur! être seule et sans soutien devant lui!... c'est que c'est une affreuse tyrannie et qui me révolte dans l'ame! Eh! que peuvent lui faire de pauvres femmes? quelle crainte, ô mon Dieu! peuvent-elles lui inspirer?... Est-ce que je conspire avec vous? Esclaves toutes deux, moi par devoir, vous par amitié, ne subissons-nous pas la loi de notre maître, résignées et silencieuses? Qu'il nous laisse du moins confondre nos larmes et nos embrassemens!...

MADAME DE SAINTRAILLE, *avec tendresse.*

Madame!...

JACQUELINE.

Oh! tout cela, voyez-vous, c'est pour me briser le cœur! c'est pour user ma force et déchirer mon ame! c'est pour me réduire à demander grâce à ses pieds!...

MADAME DE SAINTRAILLE.

Que faire, hélas!...

JACQUELINE.

La violence seule triomphera de ma volonté. — Tenez, ma bonne amie, je veux vous montrer le fond de mon cœur. Ce qui me donne le plus de dépit, c'est de voir ces conseillers du duc si attentivement dévoués que sur un geste ils exécutent la pensée de leur maître, tandis que parmi les seigneurs qui m'entourent, pas un n'a le caractère assez ferme pour que je puisse m'appuyer dessus avec toutes mes infortunes. Mais, comtesse... il existe peut-être un homme capable de tout entreprendre pour mon service. Un étranger, un inconnu. Ni les obstacles, ni l'éloignement ne l'ont arrêté quand quelque événement se préparait contre moi. Vous souvient-il du sire de Grimeu qui devait m'enlever dans une chasse aux hérons? J'en fus avertie par mon protecteur mystérieux! Quoique les gardes aient ordre de ne laisser approcher de moi que les seigneurs de la cour, lui sans charge, sans autorité, a su pénétrer jusqu'à moi pour me dénoncer les coupables! Il y a là quelque chose d'étrange, n'est-ce pas? Et cela m'a frappée, parce que j'aime ce qui sort de la vie commune, et que malgré moi je m'intéresse à un homme, quelque obscur qu'il puisse être, qui ose se jeter ainsi entre une tête couronnée et la trahison qui la menace!

Dans ce moment mademoiselle de Cobham pousse un cri. Assan se précipite aux pieds de Jacqueline et tient le front contre terre.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Quelle frayeur !

JACQUELINE.

Eh bien ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Madame, votre oiseau s'est envolé.

JACQUELINE, *émue.*

Assan !

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Un coup de sifflet est parti du fond du parc : il a pris son essor et a disparu.

JACQUELINE, *à madame de Saintraille.*

Faites courir dans le parc ! Que l'on se répande de tous côtés. — Assan ! mais que fait-il ? qu'il se relève !

MADAME DE SAINTRAILLE.

Bonne nouvelle ! il est découvert. Voyez, madame, le voilà perché sur le poing d'un jeune écuyer qui le rapporte en toute hâte.

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Remarquez donc comme notre déserteur lui fait de tendres agaceries !

MADAME DE SAINTRAILLE.

Qui peut partager avec Madame les affections de cet oiseau ?

JACQUELINE.

Qu'on fasse monter cet homme !

MADEMOISELLE DE COBHAM.

Il vient, le voici !

Borselle paraît au haut du perron. Il remet l'oiseau à Assan Il reste au fond.

JACQUELINE, *descendant la scène.*

Madame de Saintraille, faites que je reste seule : tenez-vous près d'ici, et avertissez-moi de l'arrivée du duc.

A part.

C'est lui!

Madame de Saintraille sort en faisant signe à mademoiselle de Cobham et à Assan de la suivre.

SCÈNE V.

JACQUELINE, BORSELLE.

JACQUELINE.

Maintenant, approchez; si vous avez à me parler vous le pouvez sans crainte, quelqu'un est là qui veille.

BORSELLE, *s'avançant de quelques pas.*

Ces précautions trahissent votre inquiétude... Madame, vous appréhendez quelque catastrophe.

JACQUELINE.

Votre présence a toujours été pour moi l'annonce d'un malheur prochain.

BORSELLE, *s'avançant rapidement.*

Votre liberté est menacée, peut-être votre vie!

JACQUELINE, *qui a fait un mouvement de frayeur et qui a repris sa dignité.*

Je ne crois point cela.

BORSELLE.

Au nom du ciel! ne m'écoutez pas avec défiance.

JACQUELINE.

Ne suis-je pas souveraine, n'ai-je pas mes gardes pour arrêter les complots?... — Parlez pourtant : y aurait-il des complots? les fauteurs seraient-ils nombreux?...

BORSELLE.

Ils sont trois.

JACQUELINE.

Vous les connaissez ?

BORSELLE.

Je les connais.

JACQUELINE.

Leurs noms ?...

BORSELLE.

Le Bavarois.

JACQUELINE.

Il est en Zélande.

BORSELLE.

Ses complices sont ici !

JACQUELINE.

Après ?

BORSELLE.

Le duc de Bourgogne.

JACQUELINE.

Et puis ?...

BORSELLE.

Le duc votre époux !

JACQUELINE.

Vous êtes mal informé ! — Le duc de Bourgogne ! Les gens de Flandre lui donnent trop d'occupation pour qu'il songe à rien entreprendre contre moi !— Savez-vous bien, jeune homme, que je suis plus puissante qu'un duc de Brabant ou de Bourgogne ! moi issue de la maison de Bavière, moi fille du comte d'Ostrevent...

BORSELLE, *l'interrompant.*

Le temps est précieux !... On ne peut nous entendre.... écoutez-moi de grâce !...

JACQUELINE.

Parlez.

BORSELLE.

Depuis long-temps le Bavarois entretient des intelligences secrètes avec votre époux.

JACQUELINE.

D'où savez-vous cela ?

BORSELLE, *avec impatience.*

Écoutez-moi, madame ! — Ensemble ils ont médité votre perte. Le duc Jean, dont la faiblesse s'accommode peu de votre force d'ame, aspire à se défaire de vous. Les dames de Hainaut et de Zélande qui vous accompagnent seront renvoyées aujourd'hui même dans leur pays.

JACQUELINE.

Cela ne se fera pas.

BORSELLE.

Écoutez ! écoutez ! — Cette nuit, un agent du duc est parti chargé de dépêches pour le Bavarois. Il y a dans ces dépêches un projet de traité signé par le duc et scellé de ses armes ; ce traité accorde au Bavarois la régence de vos états pour un terme de sept ans.

JACQUELINE.

Est-ce que c'est possible ?

BORSELLE, *continuant.*

Écoutez ! Un article de ce traité vaut à lui seul tous les

autres; un article où il s'agit non pas de vos biens, mais de votre personne.... un article qui donne au Bavarois la tutelle de Jacqueline de Bavière!...

JACQUELINE.

Moi!

BORSELLE.

Avant un mois, vous serez livrée à votre ennemi; vous aurez pour prison le château de Gertrudenberg! et le Bavarois s'engage à vous tenir sous sa garde jusqu'à ce que vous ayez signé l'abandon de vos domaines! — Vous n'ajoutez pas foi à tant d'outrages, n'est-ce pas? vous ne pouvez pas y ajouter foi.... non, mais vous allez y croire; car ces dépêches ne parviendront pas au Bavarois, car le messager a été arrêté cette nuit par des gens que j'avais apostés; car ces dépêches.... les voici.

JACQUELINE; *elle brise le cachet avec empressement.*

Le sceau de Brabant!... Voyons.

Après avoir lu avec avidité.

Quelle déloyauté! quel homme indigne que ce duc!—Mais il ne me connaît pas! Gardez ces papiers, on pourrait les découvrir entre mes mains, et je veux que monseigneur me croie sa dupe un jour encore!

Réfléchissant.

Oui.... qu'il commence la lutte, j'ai de quoi le terrasser.... ressaisir toute ma puissance!... Je veux y songer.... — Vous qui m'apparaissez au jour du danger comme un ange révélateur, je lis dans ce regard que vous attachez sur moi que vous êtes dévoué à ma cause, n'est-ce pas?

BORSELLE.

Oh! c'est ma vie, de vous servir!... si vous saviez!... dévoué!... je le suis jusqu'à la mort! dévoué comme la fou-

dre à la colère de Dieu! — Disposez de mes jours, car maintenant j'aurais du bonheur à mourir pour vous!

JACQUELINE.

Maintenant.... et toujours?

BORSELLE.

Je ne tiens pas à la vie maintenant; mais un seul mot, un regard, pourrait m'y attacher plus étroitement que le naufragé à la planche de salut.

JACQUELINE.

J'ignore quelles peines sont les vôtres, et quel adoucissement vous pouvez espérer.... Si vous aviez été pauvre, votre souveraine se fût empressée de vous combler de ses richesses.... Maintenant elle n'a peut-être que des vœux stériles pour récompenser un serviteur fidèle.

BORSELLE.

Des vœux stériles! — Si vous pouviez comprendre, si j'osais vous dire mes secrets....!

JACQUELINE.

Mais je comprends sans peine que vous devez trouver de puissantes ressources dans ce naturel généreux qui vous fait entreprendre la défense des faibles. Cela doit suffire à votre ame.

BORSELLE.

Si vous promettiez....

JACQUELINE, *continuant.*

Il est plus beau le sentiment désintéressé qui pousse à faire le bien par vertu, que la passion qui exalte et qui fait des héros par occasion.

BORSELLE.

L'amour!... c'est ce que vous voulez dire?

JACQUELINE.

Non. La gloire!

BORSELLE.

La gloire!... Mais ce n'est aussi qu'un désir de plaire! La gloire, madame, c'est la coquetterie des chevaliers! Un laurier au front du gentilhomme, un ruban au cou de la jeune fille, qu'est-ce autre chose qu'une parure pour l'objet aimé?

JACQUELINE.

Vous me ramenez encore là.... Cela vous importe donc que je sache que vous aimez?

BORSELLE.

Oui, madame, oh! oui.... car pour moi, c'est une adoration!... Je me mêle à la foule pour la regarder quand elle passe; je la suis de loin, et je me détourne quand elle revient sur ses pas.... Tout ce que je désire, c'est de la voir quelquefois ainsi, tout ce que je demande au ciel, c'est de pouvoir lui en parler un jour sans exciter sa colère, c'est de pouvoir l'attendrir, et obtenir d'elle ce mot, ce regard, dont dépendent mes destinées! — Alors, madame, oh! alors, je voudrais passer mes jours à ses pieds, comme devant la sainte madone qu'on invoque dans la tempête et qu'on remercie avec des sanglots quand on a touché le rivage!

JACQUELINE.

Brisons-là! les événemens qui vont se passer dans ce palais, doivent occuper notre esprit, et notre entretien s'écarte de plus en plus de la vérité et de la raison. Oui, qui viendrait à vous voir, comme vous étiez tout à l'heure.. pourrait supposer.... pourrait croire....

BORSELLE.

Achevez !

JACQUELINE.

Mais.... que vous voyez en moi cette sainte madone....

BORSELLE, *avec joie.*

Grand Dieu !

JACQUELINE.

D'où naît ce transport?

BORSELLE.

Merci !... oh ! vous le savez maintenant, vous le savez !!

JACQUELINE.

Je ne vous comprends pas.

BORSELLE.

Vous avez dit ce que ma bouche n'osait révéler.... — Madame, c'est un pressentiment, cela !

JACQUELINE, *après une pause.*

Écoutez. — Vous êtes enthousiaste : je n'ai point de colère, parce que votre erreur est celle d'un enfant.

Sévèrement.

D'un mot....

BORSELLE.

Oh ! vous me glacez ! — Oui, d'un mot, vous allez détruire ce fol espoir....

JACQUELINE, *continuant.*

Je suis allée au-devant de votre pensée.... parce que la duchesse de Brabant doit tout oser prévoir ici, afin de tout prévenir.... et de n'avoir ensuite, rien à réprimer.

BORSELLE, *accablé.*

Quel réveil !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SAINTRAILLE.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Voici le duc !

JACQUELINE.

Le duc!... C'est vrai, je devais l'attendre!...

MADAME DE SAINTRAILLE.

Son confident T'Serclaes l'accompagne.

JACQUELINE.

Cet homme chez moi!

Montrant Borselle.

Madame, ayez soin de placer ce gentilhomme à portée de ce lieu.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Si vous avez confiance en lui, qu'il reste ici, caché sur cette terrasse.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez, ma bonne comtesse. Mais qu'il se hâte....

MADAME DE SAINTRAILLE, *désignant le dais qui surmonte le fauteuil de la duchesse.*

Là, messire.... derrière cette draperie.

JACQUELINE, *à madame de Saintraille.*

Que les hommes de garde ne laissent monter ici que le duc seul.

Elle va s'asseoir.

Et si ma volonté est sacrée pour mes défenseurs, quelque chose qu'ils entendent, ils commanderont à leur cœur

la froideur, à leur bras l'inaction, jusqu'à ce que j'appelle leur secours.

Borselle se tient à la gauche de Jacqueline, caché derrière la draperie de velours. Il se laisse voir par moment ayant une main sur la poignée de sa dague. Madame de Saintraille, après avoir parlé à un homme de garde, s'est retirée.

SCÈNE VII.

JACQUELINE *assise*, BORSELLE *caché*, LE DUC, UN GARDE, T'SERCLAES.

Le duc, appuyé sur l'épaule de T'Serclaes, paraît sur l'escalier du fond. — Un garde tient sa pique en arrêt.

LE DUC.

Retire-toi donc! fais-nous place.

Le garde résiste.

Retire-toi, te dis-je, ou ton insolence...!

JACQUELINE.

Monseigneur, entrez donc, vous avez le droit de pénétrer ici quand il vous plaît. Mais à vous seul appartient ce droit.

LE DUC, *passant outre, et arrivant sur le seuil.*

Vrai Dieu! madame, nous entrerons....

JACQUELINE, *s'élançant vers lui.*

Arrêtez! Je suis chez moi!... Je vous dis que cet homme n'entrera pas!

Avec autorité, à T'Serclaes.

— Retirez-vous!

Le duc hausse les épaules et renvoie son favori.

LE DUC.

Maintenant, madame, il faudra, si c'est votre bon plaisir, que vous me prêtiez l'appui de votre bras....

Prenant le bras de Jacqueline et descendant lentement la scène avec elle; Jacqueline à droite, le Duc à gauche.

— Vous traitez cruellement mes amis.... Ils n'ont pas l'heur

de vous plaire; mais il n'est pas aisé de se plier à vos caprices.... Tel homme sera pour vous avenant et agréable de toutes sortes, le matin, qui sera trouvé, le soir, déplaisant de figure et d'esprit.

JACQUELINE, *faisant le geste de retirer son bras.*

Monseigneur, j'imagine que ce n'est pas pour de tels propos que vous avez pris la peine de vous rendre ici.

LE DUC.

Ne m'ôtez pas votre bras. Je suis aujourd'hui plus souffrant que d'ordinaire.... Malgré la défense de M. Giraut mon médecin, j'ai pris hier soir quelques verres de malvoisie.... — Vous affectionnez toujours cette chevelure pendante.... Je crois, ma belle, que vous seriez plus agaçante et plus jolie, si vous adoptiez, par exemple, la coiffe de mademoiselle d'Asche....

JACQUELINE, *retirant son bras.*

Mademoiselle d'Asche met tous ses soins à vous plaire.

LE DUC.

Avec quel ton d'aigreur vous dites cela!... Si, à mon tour, je prenais de la jalousie.... Qu'avez-vous donc fait au prince de Glocester pour l'enflammer comme je l'ai trouvé? il m'a entretenu de vous avec une merveilleuse ardeur!

JACQUELINE.

C'est une déclaration fort étrange, s'il vous a choisi pour interprète.

LE DUC.

Non pas.... c'est un secret que j'ai surpris. — Je voudrais bien que vous eussiez moins de souci pour plaire aux autres, et que vous fussiez plus jalouse de conquérir mon amour.

JACQUELINE.

J'ai peu d'ambition, monseigneur.

LE DUC.

Ne suis-je pas votre époux?

JACQUELINE.

Vous êtes mon seigneur et mon maître.

LE DUC.

Craindriez-vous une rivale?

JACQUELINE.

Monseigneur, vous pouvez sans trop de peine élever une femme jusqu'à vous.... mais, pour en faire ma rivale, ce n'est pas assez!

LE DUC.

Mademoiselle d'Asche est une fille de bonne maison et d'une douceur qui pourrait servir d'exemple... Vous devriez la prendre pour amie.

JACQUELINE.

Pour amie!... Je n'en voudrais pas pour ma servante!

LE DUC, *se fâchant de plus en plus.*

Eh bien! vous avez tort!... Vous feriez sagement d'essayer, peu à peu, des usages de nos dames, et de vous passer de vos étrangères qui choquent nos habitudes. S'il s'opérait volontairement, leur éloignement qui est résolu, vous le savez....

JACQUELINE.

Résolu! qu'est-ce à dire? Qui donc a résolu de me séparer de mes dames? Qui donc serait assez insensé pour l'entreprendre?

LE DUC.

Eh! mais... personne que moi, je pense, n'aurait besoin d'intervenir ici!

JACQUELINE.

Vous ne l'oseriez pas!

LE DUC.

Peut-être.

JACQUELINE.

Vous!

LE DUC.

Moi.

JACQUELINE.

En vérité, monseigneur, je doute si je veille! Est-ce bien vrai, que vous vous êtes traîné de votre lit jusqu'en ma demeure pour m'injurier en face? Est-ce bien vrai, car je ne puis y croire, que vous veuilliez lutter d'énergie avec une femme outragée! Cette lutte ne sera pas longue, car moi, Jacqueline de Bavière, je ne vois plus devant moi le prince auquel la volonté de mon père m'a forcée d'unir mon sort. L'époux a fait place à un homme déloyal, qui a vendu mes domaines, et qui s'apprête à me vendre moi-même! Vous ne me comprenez pas, je le vois... Je m'expliquerai mieux!— Celui qui me devait protection et secours a jeté mon patrimoine aux ennemis comme un butin à partager! il a solennellement engagé mes États pour un terme de sept ans! il a fait de sa femme une proie à livrer avec le reste, et dans le château de Gertrudenberg un cachot est préparé pour la recevoir!!

Le duc, pendant cette sortie, montre une émotion toujours plus vive. A la fin, hors de lui, il se jette dans le fauteuil de la duchesse. — Borselle fait un mouvement derrière la draperie.

LE DUC.

Elle sait tout !

JACQUELINE, *continuant.*

Il a fait ces honteuses actions, et il vient me narguer pour dernier outrage ! — Vous avez donc cru, monseigneur, que j'étais bien rendue et bien abandonnée!! Vous avez pensé que je baisserais la tête et que je pleurerais devant vous ! Honte ! c'est à vous de fléchir ! car je suis forte et résolue ; et vous n'êtes plus un prince à mes yeux, non ! vous n'êtes plus un homme !—Vous souriez... Suppliez, prince, car je vous répète que vos projets me sont connus... Regardez autour de vous, et songez où vous êtes !... Eh bien, est-ce qu'une horreur secrète ne s'élève pas en vous, comme à l'approche d'un événement sinistre? Est-ce que vous ne tremblez pas, quand je vous dis que le bras de mes vengeurs, va, si je fais un signe, vous apprendre quelle est ma puissance ?

LE DUC, *regardant autour de lui avec inquiétude.*

Auriez-vous aposté quelqu'un ? Votre muet n'est-il point chargé de m'assassiner ?

Il s'élance du fauteuil en criant.

Voyez ce qui arrive ! je me vengerai horriblement !

JACQUELINE.

Qu'avez-vous donc ?

LE DUC, *lentement, et attachant les yeux sur la draperie.*

Il m'a semblé... qu'on avait remué cette draperie...

JACQUELINE.

Que pouvez-vous craindre ?

LE DUC, *de même.*

Quelqu'un pourrait bien s'y cacher...

JACQUELINE.

Un homme? vous ne le craindriez pas! Vous avez une dague, une épée, vous êtes brave, monseigneur...

LE DUC, *toujours de même.*

Quelqu'un pourrait se cacher et me frapper en traître.

JACQUELINE.

C'est le propre d'un enfant, d'avoir peur du vent qui soulève une tapisserie... Pour l'enfant qui s'effraie, un acte de condescendance... — Je vais soulever cette draperie.

LE DUC, *l'arrêtant par la main.*

Vraiment... vous êtes aujourd'hui ingénieuse à me railler, chère dame... Vous êtes impitoyable... Vous le savez bien pourtant, ce n'est rien de ce qu'il y a chez vous qui m'effraie... mais hors d'ici il se passe des choses...

Laissant aller la main qu'il tenait, et devenant pensif.

Il me revenait à l'esprit la mort de Lebègue, mon fidèle écuyer, assassiné à Mons par votre frère le Bâtard...

JACQUELINE.

J'ai déploré cette action...

LE DUC.

Je ne vous accuse pas, mais vos amis sont vindicatifs et cruels!

JACQUELINE.

Cessez de les irriter, ils s'apaiseront. La réconciliation est encore possible...

LE DUC.

Mais je la voudrais sincèrement...

JACQUELINE.

Abjurez alors les projets que vous avez conçus, indignes d'un gentilhomme.

LE DUC.

T'Serclaes...

JACQUELINE.

Chassez vos conseillers, ce sont eux qui vous perdent. Ayez assez d'énergie pour dire : « Je veux ! » et notre maison souveraine, et le pays entier sera sauvé !

LE DUC.

C'est avec franchise que vous me parlez, c'est sans contrainte que je vous écoute et que je vous approuve...

Du bruit sur l'escalier du fond.

— Quel est ce bruit ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SIX ÉCUYERS.

Ils s'élancent sur la scène.

JACQUELINE.

Malgré mes ordres ! — Que vient-on faire ici ?

UN ÉCUYER.

Monseigneur ! monseigneur !...

Le duc court à lui et l'écoute avec les marques d'une vive agitation.

JACQUELINE.

Je saurai me faire respecter !... Le capitaine des gardes !... Qu'on fasse monter le capitaine des gardes !

LE DUC, *à son écuyer.*

Allez ! que tous les hommes d'armes qui sont au palais

se rendent ici! — Prévenez T'Serclaes... — Vous autres, restez!

Un écuyer sort.

Il y a du nouveau, madame! savez-vous ce que je viens d'apprendre?... Votre frère le Bâtard, ou quelque démon à vos ordres, a assassiné cette nuit un de mes partisans... Un homme de l'église! mon chapelain Gerardus!! Réjouissez-vous, madame, on ne l'a pas manqué; le cadavre est dans la cour, tout sanglant, vous irez le voir! — Un vieux prêtre mort sans avoir prié Dieu! Vous rendrez compte de cette action, madame, je vous en avertis!

JACQUELINE.

Je n'aurai pas de peine à repousser de telles accusations! Ai-je à répondre de la vie de vos amis, moi?

LE DUC, *d'une voix sombre.*

Il y avait, entre mon chapelain et moi, un secret que Dieu seul pouvait connaître avec nous. Ce secret d'où vient que vous me l'avez révélé tout à l'heure?

JACQUELINE.

Je ne vous comprends pas...

LE DUC.

D'où vient, qu'un message écrit cette nuit, et confié au révérend prévôt, lui a été enlevé avec la vie?

JACQUELINE.

Un message!

LE DUC.

Adressé au Bavarois, contenant les révélations que vous m'avez faites tout à l'heure, contenant surtout le projet de vous livrer à votre ennemi!

JACQUELINE *effrayée.*

Mon Dieu!

LE DUC.

Vous l'avez lu, ce message! Vous avez trempé dans le meurtre! — Tremblez!

Entrent T'Serclaes, le Capitaine, et les gardes qui se pressent sur l'escalier.

Que les femmes de la duchesse ne puissent pénétrer ici! — T'Serclaes, faites les préparatifs de leur départ : qu'avant une heure il n'en reste pas une dans le palais; qu'avant un jour elles soient hors du pays!... —

T'Serclaes sort.

Capitaine, entourez la terrasse et gardez les avenues.—Que le corps du révérend Prévôt soit exposé sur un lit d'honneur. — Qu'on prévienne le magistrat! Surtout, qu'on cherche le meurtrier, sa tête est à prix!...

JACQUELINE, *cherchant à l'arrêter.*

Monseigneur!

LE DUC, *la repoussant.*

Cent écus d'or pour sa tête!!

Ils sortent tous.—Jacqueline, repoussée, tombe éplorée sur les marches du dais.

SCÈNE IX.

JACQUELINE, BORSELLE.

BORSELLE; *il sort lentement de sa cachette et regarde au fond d'un air sombre.*

Je me suis tenu caché comme un enfant peureux... ce n'est pas ce que je voulais! quand je le tenais à portée de

mon bras, quand je pouvais l'atteindre de mon souffle brûlant!

Apercevant Jacqueline, il court à elle, met un genou en terre, et dit en joignant les mains.

—Oh! vous pleurez! votre ame est blessée, n'est-ce pas?...

Jacqueline s'est levée vivement, elle le regarde avec hésitation et effroi, et recule à mesure qu'il s'avance.

N'est-ce pas, cet homme a froissé votre cœur!... Cet effroi... Quels regards! la peur est sur votre visage... Vous reculez, c'est donc moi?... parlez!

JACQUELINE, *agitée et montrant du doigt.*

Oui... sur ce front je vois... je vois de sinistres accusations...

BORSELLE, *avec égarement et mettant un doigt sur son front.*

Regardez bien!... là... ces veines gonflées, ces lignes entrechoquées...

JACQUELINE, *avec effroi.*

Éloignez-vous!

BORSELLE.

C'est le meurtre, n'est-ce pas?

Descendant la scène.

Eh bien, oui! le Prévôt est tombé sous mes coups, c'était votre ennemi! Je l'ai frappé, je les frapperai tous!

JACQUELINE, *revenant vers lui.*

Comment l'entendez-vous? grand Dieu! Est-ce que ma cause est si désespérée, que je doive recourir à la trahison!

BORSELLE.

Je les frapperai tous!

JACQUELINE, *continuant.*

Lorsque je puis réunir autour de moi une armée de

nobles chevaliers, et combattre mes ennemis face à face, tuer dans l'ombre, c'est déshonneur pour ma cause, entendez-vous! Mais tuer un prêtre! un vieillard sans force, qu'un haubert eût écrasé, que le bruit d'une arquebuse eût fait évanouir!

BORSELLE, *pendant ce temps, cherchant à l'interrompre.*

Madame... — Madame...

JACQUELINE, *continuant.*

Vous!... Je vous croyais fier et courageux! Je me suis trompée.... vous n'avez point de cœur!...

BORSELLE, *avec un cri étouffé et couvrant son visage de ses mains.*

Ah!! — ma tête!!... —

Laissant retomber les bras et débitant lentement.

Un lâche... perdu d'honneur!... Vous ne voulez plus de mes services maintenant!...

JACQUELINE.

Je les repousse avec dédain.

BORSELLE.

Pour moi... ni confiance, ni pitié!... du mépris!!...

JACQUELINE, *froidement.*

Du mépris.

BORSELLE.

J'avais tout bravé, tout supporté pour elle! l'exil, le déshonneur, le crime!...

Souriant.

J'étais bien malheureux! bien pauvrement inspiré!... un vieillard!... un bras défaillant! un cœur presque froid! une vie près de s'éteindre! — Ah! je me prends en pitié!...

JACQUELINE.

C'est assez, j'ai besoin d'être seule, votre présence m'est importune.

BORSELLE.

Écoutez !

On entend claquer les houssines, hennir les chevaux et aboyer la meute.

Un bruit de chevaux et de valets... la chasse va passer !

JACQUELINE.

Je le permets, glissez-vous parmi les seigneurs, vous pourrez échapper au châtiment qui vous menace.

Elle s'approche de la rampe du fond.

Les voici !

BORSELLE

Le prince de Glocester est avec eux ! le prince de Glocester !... tournez vers lui un regard qui flatte et caresse, après m'avoir déchiré et torturé, moi ! n'est-ce pas ?

JACQUELINE, *au fond parlant à la cantonade.*

Prince de Glocester, il vous manque un oiseau de proie. — Allez, Assan, portez au prince...

BORSELLE.

Il a saisi l'oiseau au moment où le page s'est avancé, et l'a jeté étranglé sur le parquet.

Non !!

JACQUELINE, *avec un cri.*

Cruauté !.... ceci est une injure personnelle ! Sortez ! sortez !

BORSELLE, *qui s'est élancé au haut du perron.*

A moi... les hommes de garde !...

LE CAPITAINE, *paraissant sur l'escalier avec les piquiers.*

Que voulez-vous?...

BORSELLE.

Le meurtrier du prévôt de Caudenberg... c'est moi!

Mouvement. Les piquiers s'élancent sur la scène et entourent Borselle.

Arrêtez! — Je suis dans un palais souverain, j'ai droit d'asile!... D'ailleurs, voici un sauf-conduit avec le sceau de Monseigneur. Il est valable pour trois jours! — Mais, entendons-nous! on vous a promis cent écus d'or pour ma tête? sacrifiez la moitié de la somme, promettez de faire dire des prières pour l'ame du Prévôt... et je me livre.

LE CAPITAINE.

J'y consens.

BORSELLE.

Jurez-le.

LE CAPITAINE.

Je tiendrai ma promesse au prix de mon salut.

BORSELLE, *déchirant le sauf-conduit et le jetant aux pieds de Jacqueline.*

Je tiens la mienne au prix de mon sang!

Il se livre. — Jacqueline tombe affaissée sur le banc de pierre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

LE PACTE.

PERSONNAGES.

JACQUELINE.
FRANCE DE BORSELLE.
LE COMTE DE CROY.
MADAME DE SAINTRAILLE.
SIMONET.
JEAN NOLLE.
PELOU, doyen des bouchers.
CHARDRU, boucher.
LAURENT.
MACART, archer.
UN CLERC.
GENS DE MÉTIERS
MANANS.
HOMMES D'ARMES.
ARCHERS.

Lieu de la scène. — *La ville de Mons.*

ACTE TROISIÈME.

LE PACTE.

Une salle de l'hôtel-de-ville de Mons. — Au fond, dans le milieu, une grande croisée ouverte devant laquelle pend un rideau vert Au fond, à droite et à gauche, une porte basse donnant sur des galeries. Une draperie retombe devant ces portes. — Sur le devant, à gauche, une longue table couverte d'un tapis rouge, entourée de tabourets recouverts de housses rouges. Quelques fauteuils garnis de cuir. — A droite, au second plan, une grande cheminée au-dessus de laquelle s'avance une poutre qui suspend une lanterne. Du même côté, au premier plan, un grand tableau représentant, en pied, un des comtes souverains du Hainaut.

SCÈNE I.

JEAN NOLLE, SIMONET, BOURGEOIS, MANANS, HOMMES D'ARMES.

Pendant les dernières mesures de l'entr'acte, on voit les groupes se former. La plupart des personnages ont les vêtemens en désordre, le visage noirci comme s'ils sortaient d'un combat. — Plusieurs hommes du peuple entrent et courent à la fenêtre du fond, quelques-uns montent sur des tabourets; ils ont soulevé le rideau, et regardent dans la rue. — Simonet est allé, à l'avant-scène, s'asseoir dans un fauteuil près de la table : il porte le bras en écharpe. Quelques hommes d'armes entourent Simonet; ils boivent.

SIMONET; *il vide son verre.*

Encore un verre.... Sang-Dieu!... cela ragaillardit le ventre! Ma plaie est bien radoubée, et cet hypocras remettrait en gaîté Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

JEAN NOLLE, *à la fenêtre.*

Voici les chanoines de la collégiale de Mons, revêtus de leurs aubes, et pieds nus, qui commencent une dévote et exemplaire procession.

Ceux de la fenêtre se découvrent.

SIMONET, *à l'avant-scène.*

Les dignes révérends! ils ont fait le vœu de se nourrir de pain et sel, et de coucher sur la dure, jusqu'à la fin du siége!

JEAN NOLLE.

Voici de jeunes vierges affublées de longs voiles, qui suivent, portant à la main un cierge et un scapulaire.

SIMONET.

La trève n'est que de quarante-huit heures : ce n'est pas le temps qu'il faut pour réparer les brèches, et ils l'emploient en patenôtres ! — Sait-on les mouvemens que font les assiégeans?

JEAN NOLLE, *toujours à la fenêtre.*

J'aperçois à l'horizon de grandes lueurs d'embrasement du côté des Bourguignons.

SIMONET.

C'est bien ! ils brûlent les villages pour se tenir les pieds chauds durant la trève. — Jean Nolle, vous autres bonnes gens de Mons ! écoutez ceci, et laissez là vos vierges et vos capucins. Je veux vous apprendre du nouveau.

Les hommes qui étaient à la fenêtre laissent retomber le rideau, et viennent entourer le fauteuil de Simonet.

Le comte d'Asche, l'un des damnés conseillers du duc de Brabant, a été tué cette nuit.

JEAN NOLLE.

Son digne maître ira le joindre bientôt; ses médecins ne lui accordent plus deux mois à vivre. Les fatigues de cette guerre doivent l'achever.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; LAURENT, *accompagné de quelques hommes.*

LAURENT.

Il y a grande rumeur dans la ville. La corporation des bouchers prétend renouveler le magistrat.

Mouvement de mécontentement.

Et puis, un enseigne accompagné d'un joueur de trompe vient d'apporter une cédule des ducs de Brabant et de Bourgogne... On en a fait lecture sur le marché... La voici!

SIMONET, *la refusant.*

Lis-nous cela, toi : un ancien écolier... ça doit lire à une première vue!

LAURENT, *lisant.*

« Philippe, par la grâce de Dieu...

SIMONET, *montrant un bourgeois.*

En voilà un qui se découvre!... Attendez qu'il soit maître de la ville... Pour le moment il est notre ennemi!

LAURENT, *continuant.*

« Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, etc., etc.; à tous ceux qui les présentes verront : Nous avons accepté et nous défendons la querelle de notre bien-aimé frère et cousin, le duc Jean de Brabant, à l'effet de remettre madame Jacqueline sous sa légitime et loyale autorité. Par ainsi, nous sommons et engageons ceux de la bonne ville de Mons, à faire obéissance et soumission envers nous et notre bien-aimé cousin, leur accordant jusqu'à l'expiration de la trève, et leur promettant sûreté pour eux et leurs biens; faute de quoi la ville

sera prise d'assaut, livrée au pillage six heures durant, et seront les bourgeois personnellement responsables des suites et dommages. Sur ce, que Dieu vous ait en sa garde!»

JEAN NOLLE.

Voilà qui s'annonce mal pour les affaires de madame Jacqueline.

SIMONET, *tendant son verre.*

Quarante-huit heures! — Verse, mon mignon! les bons bourgeois n'attendront pas jusque-là.

Il se lève [1].

Je porte la santé de ceux qui redoutent le mauvais air : celui de la prison est humide, et le duc de Bourgogne, avant le soir, y logera plus d'un d'entre nous!

JEAN NOLLE.

Si le renfort que nous attendons pouvait nous arriver!.. Madame Jacqueline a annoncé deux compagnies d'archers anglais.

SIMONET.

N'est-ce pas le prince de Glocester qui doit envoyer ces troupes fraîches? — On dit que notre duchesse a payé les services du prince d'une certaine monnaie qui n'a pas cours pour tout le monde, et qui tient moins de place dans le gousset que sur la conscience.

JEAN NOLLE.

Gardons-nous de ces injurieux propos.... nous servons madame Jacqueline.

LAURENT *à Simonet.*

Tu n'as pas sujet de lui en vouloir, ce me semble. Sans

[1] Laurent, Simonet, Jean Nolle.

elle, à l'heure qu'il est, tu serais en prison aussi à l'étroit qu'une gaufre entre deux fers.

JEAN NOLLE.

Comment, en prison!

SIMONET.

Mais sans elle, je n'y serais pas entré!

JEAN NOLLE.

Un bon chrétien comme toi en prison!

LAURENT.

Je l'ai vu mettre dehors.

SIMONET.

Tiens, c'est vrai!... Il y a dix jours, afin d'avoir un plus grand nombre de défenseurs, madame Jacqueline n'a-t-elle pas fait ouvrir les prisons et mettre tous les hommes en liberté?... Il y avait près d'un an que je n'avais pas d'autre hôtellerie.

JEAN NOLLE.

Que venais-tu faire dans ce pays?

SIMONET.

Pendant la dernière émeute qui éclata à Bruxelles, il y a un peu plus d'un an, j'avais fait évader de prison un jeune et brave cavalier qui était enfermé à la Steenporte, accusé du meurtre du prévôt de Caudenberg.

LAURENT.

Une bonne action, qui a dû réjouir ta conscience!

SIMONET.

Pas trop: il partit pour Mons, et je l'y suivis, car j'étais devenu son écuyer...

LAURENT.

Deux bons défenseurs pour madame Jacqueline !

SIMONET.

Au contraire, puisqu'une fois à Mons, mon gentilhomme s'en alla par les carrefours et les tavernes, déclamant contre madame Jacqueline, si bien qu'un beau jour un ordre du grand bailli nous procura un logement gratis dans la prison criminelle.

JEAN NOLLE.

Pardieu ! tu as bien fait d'en sortir ! Un écuyer sous les verroux, c'est un poisson dans la poêle.

SIMONET.

Maintenant voulez-vous que je vous dise ce qui ne peut manquer d'arriver ? — Le duc de Brabant, dans la guerre qu'il fait à sa femme, a appelé à son secours le duc de Bourgogne son cousin : mais c'est un rusé compère celui-là ! Quand il se sera emparé du Hainaut au nom du Brabançon, bien fin ou bien fort qui lui fera lâcher prise !

LAURENT.

Ce jour-là madame Jacqueline aura perdu sa cause.

JEAN NOLLE.

Merci Dieu ! nous n'y sommes pas encore !

SIMONET.

N'avez-vous pas vu ce matin circuler dans les rues une troupe d'hommes portant de petits manteaux décorés d'un soleil d'argent ? C'est la marque distinctive des Flamands, qui prétendent que leur cause est aussi claire que le soleil... Je gagerais mon justaucorps que le chef de ces émeutiers n'est autre que mon gentilhomme de la

Steenporte, mon compagnon de captivité. S'il en est ainsi, vous pouvez m'en croire, la cause de madame Jacqueline est perdue.

On entend un grand bruit.

JEAN NOLLE.

Quelle est cette rumeur?

LAURENT, *regardant au fond.*

C'est Pelou et sa bande!

JEAN NOLLE.

La corporation des bouchers! Hors d'ici, les bouchers! hors d'ici!

Confusion.

TOUS.

Oui! — Hors d'ici! — Ohé!!

Ils prennent leurs armes, et s'élancent vers la galerie.

SIMONET.

Par les cornes du diable! avez-vous tellement le vertigo que vous preniez nos compagnons pour les ennemis, et le bonnet rouge pour le chaperon blanc?

JEAN NOLLE.

Ils veulent nous faire la loi les bouchers!

SIMONET.

C'est juste, puisqu'ils sont plus forts que nous... Mais l'armée des Bourguignons est plus forte que la corporation des bouchers, et avant ce soir les Bourguignons seront maîtres de la ville. — Vous voyez bien que cela ne vaut pas la peine de dégaîner une épée ou d'allumer une arquebuse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PELOU, CHARDRU, LES BOUCHERS.

Les bouchers portent tous de petites branches de verdure à leur bonnet. — Les compagnons de Simonet font place aux bouchers avec humeur et défiance. Ceux-ci entrent rapidement en s'ouvrant un passage. — — Murmure des compagnons de Simonet. — Pelou entre lentement, un bonnet de laine rouge sur les yeux, les bras nus, la tête baissée; il marche d'un air résolu; il tient un marteau d'assommeur des deux mains; il est suivi de Chardru. Arrivé près de la rampe, il se retourne et regarde les hommes qui sont devant lui.

PELOU [1].

Ces branches de tille verte doivent nous faire reconnaître cette nuit dans l'attaque que j'ai ordonnée... — Il faut que chacun se prépare à un rude combat, et prenne soin d'attacher un petit rameau vert à son mortier.

JEAN NOLLE.

Vous n'avez pas le droit d'ordonner ici!

Rumeur générale.

PELOU, *à Simonet, en maniant son marteau.*

Si tu es le frère de ce bavard-là, conseille-lui de retenir sa langue, s'il ne veut pas que je la lui cloue avec ses dents!.. — Je suis grand bailli.

LES BOUCHERS.

Ohé! heu! Noël!

PELOU.

Notre grand bailli a été tué cette nuit; les doyens ont voulu nommer eux-mêmes un bailli. Ils l'ont choisi parmi les plus dignes et les plus nobles. Les plus nobles sont

[1] Bourgeois; Laurent, Jean Nolle, Simonet, Pelou, Chardru, bouchers.

ceux qui ne se sont jamais mésalliés : c'est que pour être reçu boucher il faut être du sang des bouchers. Les bouchers ne se mésallient pas avec d'autres corporations.... Il y a deux blasons égaux : le premier celui d'un boucher, le second celui d'un roi !

Rumeur.

Je veux être grand bailli !

JEAN NOLLE, LAURENT, *et les autres.*

Non ! non !

PELOU, *après une pause.*

Ici, Chardru !....— Il y a une échelle près de cette porte ; regarde cette poutre.... Hâte-toi, tu as deux minutes pour tes dispositions.

Il va à la table, à gauche.

Au milieu de cette table, devant ce fauteuil, est la place du grand bailli... Je la veux.

Y posant son marteau avec bruit, ainsi que son bonnet de laine.

Elle est à moi !

Rumeur.

Que celui qui se sent le courage de me la disputer s'avance, et ose toucher de la main ce gage de combat !

Profond silence.

— Bien, Chardru ! te voilà au poste.

Chardru a placé une échelle sous la poutre à laquelle pend une corde. Cela doit figurer une potence.

Écoutez tous ! Je le jure par mon saint patron ! le premier qui desserrera les dents pour donner passage à un mot, un mot pour ou contre, un oui, ou un non,.... te passera par les mains, Chardru,.... afin que tu lui fasses avec cette corde un préservatif contre les paroles inutiles ! — Et maintenant, je le répète afin que l'on m'entende : Je suis grand bailli !... Si quelqu'un se juge plus digne d'un tel honneur,

qu'il élève la voix, qu'il expose ses titres.... — Chardru, attention! — Si personne ne dit mot, je serai nommé du consentement de tous!

Silence. — Il va rapidement se couvrir de son bonnet, et se jette dans le fauteuil.

Je m'installe!

Houra général.

LES BOUCHERS, *jetant leurs bonnets.*

Noël! Noël!

Le silence se rétablit.

LAURENT.

Un officier de la duchesse attend dans la galerie. Il annonce que madame Jacqueline veut parler au magistrat.

PELOU.

Je ne reconnais pas la duchesse!

SIMONET.

Vous êtes donc pour les Bourguignons à présent?

PELOU.

Les Bourguignons, je les battrai cette nuit avec l'aide de Dieu!

SIMONET.

Pour les Brabançons?

PELOU.

Non pas.

SIMONET.

Alors vous n'abandonnez pas la cause de madame Jacqueline?

PELOU.

Si fait!

SIMONET.

Pour qui tenez-vous donc?

PELOU, *fortement.*

Pour le grand bailli!

LAURENT *et plusieurs autres.*

La duchesse! voici la duchesse!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUELINE, LE COMTE DE CROY, UN CLERC [1].

Plusieurs bouchers veulent barrer le passage : le Comte, qui précède la Duchesse, repousse l'un d'eux et lui arrache sa hallebarde.

JACQUELINE, *s'avançant et reprenant la hallebarde des mains du Comte.*

Si vous les désarmez, comment me défendront-ils? — Reprends ton arme, et viennent les archers de Flandre, tu répondras à leur *bonjour*, n'est-ce pas?

Regardant autour d'elle.

Je viens au milieu de vous, car le magistrat est en fuite: il n'y a plus maintenant que votre souveraine qui veille sur vos destinées.

SIMONET, *avec ironie.*

Et le grand bailli!

JACQUELINE.

Il est mort.

[1] Laurent, Jean Nolle, Simonet, Jacqueline, le comte de Croy, Pelou.

PELOU, *se levant.*

Il a un successeur.

JACQUELINE.

Je n'ai point nommé de successeur.

PELOU.

Vous, non ! mais d'autres l'ont fait ; les corporations, les bonnes gens et les manans m'ont donné leur voix.

JACQUELINE, *passant du côté de Pelou.*

Je ne me trompe pas.... vous êtes le doyen Pelou. J'approuve le choix du peuple, je veux y ajouter une solennité... —Voici un blanc-seing.... je vous nomme à mon tour grand bailli, chef et sémonceur pour notre personne.

Elle prend un parchemin des mains de son clerc, signe, puis le donne à Pelou.

Votre titre est garanti.

LE COMTE, *à part.*

Et notre prérogative sauvée.

PELOU, *qui a pris son diplôme. — Aux bouchers qui l'entourent.*

C'est bien, mais ce n'est pas tout. — Les bourgeois et gens de petits métiers ont sujet de se plaindre. Le comte d'Ostrevent votre père avait accordé des priviléges qui sont contestés à présent ! Le nombre des échevins n'a pas été augmenté....

JACQUELINE, *a messire de Croy.*

Comte, retenez bien ce que dit là monsieur le bailli... Il me faut une ordonnance pour régler ce différend : je veux la signer aujourd'hui même.

LAURENT, *à Jean Nolle.*

Si le siége continue, nous serons bientôt aussi gueux que le roi de Chypre, ou qu'un bourgeois de Paris !

JACQUELINE, *sans paraître avoir écouté Laurent.*

Je veux aussi, monsieur le bailli, que vous fassiez savoir à ma bonne ville de Mons que la somme de trente mille livres consentie aux États de Valenciennes, et les quinze mille florins d'or que m'ont envoyés mes partisans de Hollande, seront affectés à la réparation des dommages occasionés par le siége...

PELOU.

On a violé les ordonnances sur les boucheries, et...

JACQUELINE, *continuant.*

Laissez-moi vous dire tout ce que j'ai résolu! Les pairs du Hainaut, les prélats, les barons ont lâchement abandonné ma cause. Leurs terres seront confisquées, et leurs revenus partagés entre ceux qui se seront vaillamment conduits jusqu'à l'heure de notre salut et de notre triomphe!

Murmure d'approbation.

La délivrance de la ville est moins éloignée que vous ne pensez...

Prenant un papier des mains du clerc.

J'ai reçu ce matin la bonne nouvelle qu'un renfort de trois compagnies anglaises est débarqué à Dunkerque.

Mouvement de satisfaction.

Nous devons les attendre de moment en moment! Je suis avertie qu'ils attaqueront les assiégeans du côté des Bourguignons... De grands feux allumés sur les hauteurs annonceront leur approche. Nous ferons en même temps une sortie impétueuse, et, n'en doutez pas, les assiégeans, pris entre deux attaques, seront battus au-delà de leur charroi!!

TOUS, *avec enthousiasme.*

Noël! Noël!

On entend des coups de canon éloignés.

SIMONET, *qui a disparu un moment auparavant, rentre précipitamment.*

Les assiégeans !

JACQUELINE.

Que dit-il ?

Les coups de canon continuent toujours faiblement.

SIMONET.

Ce sont leurs serpentines et bombardes que vous entendez ; leurs enseignes se rapprochent des murailles...

JEAN NOLLE.

Une surprise !

LAURENT.

Nous sommes perdus !

Marques de découragement.

SIMONET.

Madame, le peuple dans les rues crie Bourgogne ! et parle de rendre la ville ! — Il y a un fort parti contre vous.

JACQUELINE, *à Pelou.*

Eh bien ! vous entendez, messire ? C'est au grand bailli à conduire les hommes au combat ! N'ordonnez-vous rien ?

Pelou regarde, indécis, les hommes qui l'entourent.

JACQUELINE, *allant à Jean Nolle, et lui saisissant le bras.*

Vous êtes du Brabant vous !...

A Simonet.

Et vous aussi !... Les Brabançons ont juré de vous faire mourir du supplice des transfuges, si vous tombez entre leurs mains ! — Laurent, tes deux frères ont été faits prisonniers cette nuit ; du haut de nos murailles, tourne tes

regards vers les gens de Flandre, tu verras au milieu d'eux, tes frères accrochés à un chêne!

A un archer.

Toi, sergent Macart, le plus adroit de nos archers... ta renommée te coûtera cher : il y a deux jours, une flèche a frappé au front le maître de camp de Bourgogne; il a juré de te faire mourir à petit feu, car il t'attribue ce coup hardi. — Eh bien! si vous êtes tous résolus à l'attaque, c'est vous qui commanderez avant une heure, et qui déciderez de leur sort. — Mais il est temps de vous dire ce que je pense du mouvement de l'ennemi... C'est que l'ennemi est lui-même attaqué dans ce moment!... c'est que les Anglais sont là!

Un murmure toujours croissant a accompagné cette harangue.

PELOU, *s'élançant.*

Allons-y donc! Bavière et Saint-Georges!

LA FOULE.

Bavière! Bavière!

Ils sortent avec confusion.

SCÈNE V.

SIMONET, JACQUELINE, LE COMTE DE CROY.

Au moment où Jacqueline s'apprête à les suivre, Simonet l'arrête au milieu du théâtre.

SIMONET.

Madame!...

JACQUELINE.

Que veux-tu?

SIMONET.

Un mot.

JACQUELINE.

Dis-le, mais suis-moi!

SIMONET.

Ici, non pas ailleurs.

JACQUELINE.

Qui t'arrête?

SIMONET.

Un grand danger.

JACQUELINE.

Pour toi?

SIMONET.

Pour vous.

JACQUELINE; *elle descend précipitamment la scène.*

Que veux-tu dire? explique-toi!

SIMONET.

Vous attendiez un renfort?

JACQUELINE.

Trois compagnies anglaises.

SIMONET.

Les compagnies anglaises ont attaqué les Flamands il y a une heure.

JACQUELINE.

Eh bien?...

SIMONET.

Les archers Flamands étaient prévenus sans doute...

JACQUELINE, *vivement.*

Les Anglais! qu'ont fait les Anglais?

SIMONET.

Ils sont morts.

JACQUELINE.

Oh ! cela n'est pas !

SIMONET.

Il vient d'arriver dans nos murs le seul homme qui ait échappé au massacre. Je l'ai vu couvert de sang et de poussière...

JACQUELINE.

Mon Dieu ! seriez-vous injuste !

SIMONET.

Toute la ville sait déjà cette nouvelle. Les partisans de Bourgogne annoncent au peuple, qu'il n'a plus d'espoir dans la résistance... Dans peu d'heures la ville sera rendue, et vous serez au pouvoir des ennemis.

JACQUELINE.

Vendue et livrée par les miens ! Lâcheté !...

On commence à entendre une rumeur éloignée.

LE COMTE DE CROY.

Madame ! entendez-vous ? la foule se porte de ce côté !

Il court à la fenêtre.

JACQUELINE.

Viennent-ils pour m'arracher d'ici ?

LE COMTE.

Ils ont pris les couleurs de Bourgogne... La foule grossit de plus en plus...

JACQUELINE, *à Simonet.*

Mais ceux qui sortent d'ici leur résisteront, n'est-ce pas?

SIMONET.

Pelou et ses compagnons défendront les portes de l'hôtel; ils se battront bravement. Mais ils sont en petit nombre !

Arrachant le linge qui enveloppe son bras.

Un bras de plus sera le bien-venu !

Il sort, en courant, par la gauche.

SCÈNE VI.

JACQUELINE, LE COMTE.

JACQUELINE.

Comte, s'ils viennent ici, ils me tueront... Descendons parmi eux.

On entend frapper sur les portes.

LE COMTE.

Il est trop tard !

JACQUELINE.

Oui ! c'est le bélier ! — La garde est forcée !... Mon Dieu ! mon Dieu, soutenez-moi !

Elle se laisse tomber dans le fauteuil. — Le silence se rétablit au dehors.

LE COMTE, *près de Jacqueline.*

Mais quel silence ! les cris ont cessé tout à coup !...

Il court à la fenêtre.

Madame !

JACQUELINE.

Que voyez-vous ?

LE COMTE.

Un jeune homme, monté sur un cheval blanc, parle à la multitude qui l'entoure avec respect.

JACQUELINE.

Est-ce un envoyé du ciel!

LE COMTE.

Au soleil d'argent qui le décore, je reconnais un partisan de Bourgogne.

JACQUELINE.

Un ennemi! — J'ai entendu parler d'un chef de parti dont la puissance est merveilleuse sur les hommes qu'il conduit. A-t-il une flamme noire à son chaperon?

LE COMTE.

Oui... une flamme noire retombe sur son front et me cache son visage... — Il fait un signe, la foule s'éloigne...

JACQUELINE.

Serions-nous délivrés!

LE COMTE.

Il vient ici. Il descend de cheval.... il entre, madame!

Il quitte la fenêtre.

JACQUELINE.

Que va-t-il m'arriver!

LE COMTE.

Rassurez-vous!

JACQUELINE.

Qu'est-ce donc que j'éprouve?... Ce n'est pas de la terreur.... c'est un trouble étrange, inexprimable.

LE COMTE.

Cet homme ne fait point partie de ces bandes forcenées.... — On monte!...

Tirant son épée.

Que Dieu me donne autant de force que de résolution, et, je le jure, rien d'indigne ne sera tenté impunément contre vous.

SCÈNE VII.

BORSELLE, LE COMTE DE CROY, JACQUELINE.

Plusieurs hommes armés paraissent dans la galerie du fond. — Borselle passe au milieu d'eux. Il fait un signe, les hommes qui l'accompagnent font retomber devant la porte la draperie qui les cache aux spectateurs. — Borselle entre seul. Il porte un chaperon entouré d'une flamme noire dont il cache en partie son visage. A son col brille un soleil d'argent.

BORSELLE; *il se tient au fond et se pose de côté. — Après un court silence.*

Messire, votre glaive étincelle, et vos yeux lancent des éclairs.... L'orage s'est éloigné.... c'est du calme qu'il faut. — Madame, le peuple voulait votre mort.... J'ai chassé le peuple. Il peut revenir, et je lui enleverai sa proie... Vous confierez-vous à un inconnu?

JACQUELINE, *au Comte.*

Répondez pour moi.

LE COMTE, *remettant son épée dans le fourreau.*

Confiance et loyauté, messire! Sauvez notre souveraine, et si vous avez, quelque jour, besoin d'un homme disposé à se sacrifier pour vous, venez à moi! — Et dans ce moment, s'il faut une victime au peuple, prenez ma vie.... mais sauvez notre souveraine!

Jacqueline le regarde avec reconnaissance.

BORSELLE; *il descend, mais se tient toujours éloigné de Jacqueline.*

Alors, madame, éveillez tout votre courage!... Une issue secrète va vous conduire hors de cette enceinte. A la faveur d'un déguisement vous pourrez traverser sans crainte un pays soulevé contre vous....

JACQUELINE.

Oh ! je ne sais pas si la mort ne serait pas plus douce que cette vie errante ! que cet entourage d'hommes désordonnés et avides de sang, au milieu desquels mes regards de femme ne savent où se reposer !...

BORSELLE.

C'est une plainte du cœur..... Vous avez besoin d'une compagne, madame ?

JACQUELINE, *se levant.*

Une femme ! un visage de femme ! une voix douce et consolante, après cet affreux tumulte !... Oh ! je serais bien heureuse d'embrasser une amie, et de pleurer avec elle !...

BORSELLE.

Celui qui aurait prévu ce besoin de votre ame, serait-il encore un méchant à vos yeux ?

JACQUELINE.

Celui-là.... fût-ce mon ennemi mortel, je le bénirais !

Borselle fait un signe. — Entrent plusieurs hommes ayant au milieu d'eux une femme dont les yeux sont couverts d'un bandeau. — Borselle détache ce bandeau. — Les hommes se retirent.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SAINTRAILLE [1].

JACQUELINE, *se précipitant dans les bras de madame de Saintraille.*

Oh ! merci ! merci !

Elles restent quelque temps embrassées.

MADAME DE SAINTRAILLE.

Ma noble maîtresse ! — Comme en peu de temps le sort

[1] Le comte de Croy, madame de Saintraille, Jacqueline, Borselle.

a tout changé autour de vous! Ces populations naguère encore si heureuses de vous voir, si fières de vous défendre... elles oublient vos bienfaits, calomnient jusqu'à votre courageuse résistance!

BORSELLE, *au fond.*

Les heures passent... des malheurs viennent après elles...

JACQUELINE.

Cette voix a je ne sais quel accent, qui réveille en moi des impressions oubliées!... — Oui... les momens sont précieux!... Puisque des amis me restent, l'avenir est à moi!

A Borselle.

Que faut-il faire?

BORSELLE.

Vous, attendre ici, sous ma garde. — Comte, à côté de ce portrait, à gauche, à la hauteur de la main, est un bouton de fer, pressez-le.

Le comte fait cela ; le portrait tourne, et l'on voit une sombre ouverture.

A vous deux, comte de Croy, comtesse de Saintraille!... Descendez dans cet étroit passage, et quelques détours que vous parcouriez, dirigez-vous toujours à gauche...— Prenez ceci : pour chacun de vous, la moitié d'un mouton d'or. Lorsque vous arriverez au bout du souterrain et que vous reverrez le jour, vous trouverez deux hommes. Présentez-leur ces morceaux de monnaie... s'ils vous montrent l'autre moitié, confiez-vous à eux. — Comtesse de Saintraille, parmi les vêtemens qu'ils auront apportés, vous choisirez un déguisement pour votre maîtresse. Quand vous aurez tout disposé, revenez... Votre souveraine sera sauvée.

LE COMTE, *à Jacqueline.*

Madame, est-ce votre volonté?

JACQUELINE.

Allez ! j'ai foi en lui !

Le comte de Croy, après avoir reçu les morceaux de monnaie de la main de Borselle, tire son épée, présente la main à madame de Saintraille et sort avec elle. — Jacqueline les accompagne jusqu'à la porte.

SCÈNE IX.

JACQUELINE, BORSELLE.

Borselle, pendant que Jacqueline accompagne le Comte et la Comtesse, ôte son chaperon, se débarrasse de sa flamme, et vient se placer derrière Jacqueline, tenant la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine.

JACQUELINE, *se retournant.*

Ah ! quel est cet homme ?... Que voulez-vous ?

Borselle lève la tête.

Lui ! c'est lui !

BORSELLE.

Moi, parmi vos ennemis.

JACQUELINE.

Oui ! je me rappelle... je vous ai excité à me haïr !

BORSELLE.

La haine ! vous l'avez pu croire ? Dans mon cœur il n'y a qu'un sentiment, dans ma tête qu'une pensée... — Mais c'est vrai, que ma vie est mystérieuse et impénétrable !

JACQUELINE, *sans le regarder.*

Vous avez donc consommé ma ruine !

BORSELLE.

Je vous ai sauvée. Tant que je serai ici, pas un homme dans cette foule n'aura l'audace de braver ma défense et de franchir cette porte... Si je reparais à vos yeux, c'est que

les temps sont venus, c'est que ce qui devait se faire s'est accompli... Les jours ont été changeans et mauvais pour vous... Moi, j'ai marché dans ma voie, et j'ai poursuivi mon idée!

JACQUELINE.

Qui donc êtes-vous?

BORSELLE.

Est-ce le soin de vous venger qui vous inspire le désir de me connaître?

JACQUELINE.

Quels que puissent être vos torts, je vous ai béni tout à l'heure.

BORSELLE.

Eh bien! encore un mot! — Dites : si ma destinée, quand vous la connaîtrez, vient à vous faire pitié, n'aurez-vous pas la franchise de me regarder, du moins, afin que je puisse lire ma condamnation dans vos yeux?

JACQUELINE, *se retournant vers lui.*

Si je veux vous entendre.... n'est-ce pas que je désire vous pardonner?

BORSELLE, *saisissant la main de Jacqueline avec respect.*

Madame!

JACQUELINE.

Oui! car depuis trop long-temps tout en vous excite ma curiosité. — Le calme règne au-dehors...

Montrant le portrait.

Là une voie de salut, qui s'ouvre par vos soins....

Montrant au fond.

Dans cette galerie vos compagnons qui veillent sur nous. — Eh bien! venez... je veux vous connaître... vous que j'ai

rencontré dans tous les événemens importans de ma vie; ami ou ennemi, qui paraissez attaché à moi par une fatalité contre laquelle je ne puis rien! Je le veux!! qui êtes vous?

BORSELLE.

Qui je suis? — J'ai souvent songé à ce que je répondrais, lorsque je serais parvenu à vous intéresser assez pour que vous eussiez besoin de savoir qui je suis! J'ai souvent reculé devant la vérité, car il y a du danger pour moi à la dire. Plus d'une fois, j'ai préparé des récits avantageux qui vous eussent séduite, sans doute.... Maintenant quel que soit le sort que vous réserviez à ma franchise, vous saurez la vérité. — Qui je suis, madame! — le descendant d'une famille qui a toujours été fatale à la vôtre, dont les générations se sont transmis la haine envers leur souverain comme une obligation héréditaire...— le fils de Floris de Borselle!

JACQUELINE.

Borselle!.... Loin de moi!

Elle se jette dans son fauteuil et se détourne de lui.

BORSELLE.

On vous a fait maudire ce nom, comme on m'a appris à blasphémer le vôtre.... Ce nom de Borselle était l'épouvantail dont on réprimait vos joies d'enfant... Vous le prononciez en tremblant, la nuit dans vos rêves... ou quand, songeant à l'avenir, de funestes pressentimens glaçaient tout à coup le sang dans vos veines! — Mais moi, moi qui suis là, je n'ai pas mérité cette réprobation... Ce ne peut pas être moi, car tout à l'heure encore j'osais toucher votre main, et vous ne tressailliez pas comme à la piqûre d'un serpent! Avouez-le, si j'avais dit un nom qui ne fût

pas le mien, la confiance eût souri à notre entretien et vous eût peut-être rapprochée de moi... — Maintenant vous me punissez d'avoir cru que la justice et la grandeur d'ame parleraient en vous plus haut que la faiblesse et que le ressentiment.

JACQUELINE, *après un moment d'hésitation, dit d'une voix solennelle.*

Revenez, car je veux vous entendre : revenez, si vous êtes dévoué ! C'est un moment suprême, c'est l'heure des révélations !

BORSELLE, *revient avec bonheur s'appuyer sur le dossier du fauteuil.*

Oui ! je veux tout vous dire ! je veux que vous voyiez en moi tout ce que je puis y voir moi-même ! — Je venais d'avoir vingt ans, quand vous fûtes reconnue comtesse souverainè. J'avais médité de hardis projets contre votre père qui était un guerrier fort et brave ; mais quand je n'eus plus pour ennemi qu'une femme, que je croyais faible comme toutes les femmes, ma haine me parut toute couverte de confusion, et je ressentis contre vous plus de dépit que de colère. — Au défaut du crime, disais-je, j'aurai recours à la persécution : j'empoisonnerai sa vie ; je serai pour elle un tourment opiniâtre, une inquiétude vigilante.... comme le remords ! — Un jour, j'appris que ma proie m'échappait, et que vous épousiez le duc de Brabant ! — Mon dessein fut arrêté ; je résolus de vous enlever fût-ce du pied de l'autel : j'en fis le serment devant une image du Christ, et je partis. — Vous le savez, si mon entreprise échoua, ce n'est point parce que mes mesures étaient mal prises, mais parce que, ce jour-là, vous m'apparûtes, non telle que vous dépeignait le monde, mais telle que Dieu vous a faite, sublime d'exaltation, et forte du plus puissant regard qui ait été donné pour interprète

à la pensée humaine!—Depuis ce temps, je n'ai plus été le même. J'avais juré de vous entraîner dans mon existence farouche, comme une victime : dès ce moment, je pris la résolution de vous adorer comme mon bon génie, et de vous mériter à force de dévouement.

JACQUELINE.

Continuez !

BORSELLE.

Oh ! j'étais heureux quand je songeais qu'on avait livré votre main comme si elle eût été morte et séparée du corps, que votre cœur était pur de tout amour ! et je m'imaginais avec délice que j'étais réservé à éveiller ses premières émotions !... Tenez, ce qui est la preuve que nos destinées ont été liées dès notre naissance, c'est que sans vous ma vie eût été obscure et ordinaire, et que votre vue a révélé en moi des forces dont je n'avais pas l'idée ! c'est que tous deux nous avons été ce que nous devions être pour bien réaliser ma pensée.... vous, fière jusqu'au dédain, comme la femme qu'aucun homme encore n'a méritée ; moi, persévérant jusqu'à la violence, comme un être prédestiné qui obéit à une inspiration ! — J'ai compté sur l'avenir, et je m'y suis préparé, cachant mon existence, veillant sur vous comme une mère sur son enfant, avide de respirer l'air que vous respiriez !... Et quand je découvris que vous n'étiez pas heureuse ! et que la lâcheté de quelques hommes, plus encore que leur méchanceté, provoquait les larmes que je vous voyais répandre.... je me sentis transporté d'une implacable colère contre ces ames timides qui n'osaient pas s'attaquer de front à une couronne, et s'adressaient à tout ce qu'il y a de plus sensible dans la femme, afin de triompher plus facilement de la souveraine! Mon bras les a frappés.... et je n'ai pas de re-

mords. Car, voyez-vous, on appelle lâche celui qui attend son ennemi dans l'ombre et le frappe en traître : on appelle brave celui qui se met en ligne et combat en plein jour... Mais Dieu! descend-il dans la lice, et se mesure-t-il avec les coupables?... Il désigne les têtes à sa justice qui les frappe.... J'ai été la justice de Dieu! — Vous, pour qui j'ai accepté et subi toutes les épreuves; vous, à qui mon ame vient de se révéler tout entière! dites, ai-je de plus cruels tourmens à redouter? ou ne ferez-vous pas luire enfin cet avenir de bonheur que je poursuis.... que vous comprenez.... et que je n'ose voir encore dans vos yeux!

Se mettant à genoux.

Parlez, oh! maintenant, parlez!

JACQUELINE, *dans une sorte d'extase.*

Votre voix m'a troublée.... je ne retrouve plus mes pensées premières...

BORSELLE.

Oubli sur le passé!... L'avenir...

JACQUELINE.

Non... non... Hélas! que pouvez-vous encore? Ne voyez-vous pas que cet avenir est détruit par vos propres efforts?... Et pourtant votre vengeance et votre amour ne sont point satisfaits!...

BORSELLE, *se levant.*

Notre avenir détruit! — Comprenez-moi bien! Si Philippe de Bourgogne triomphe aujourd'hui, c'est aux dépens de nos ennemis. Que pouvons-nous tant que Philippe règne en Flandre, Jean en Brabant, le Bavarois en Hollande? Mais que Philippe, avant peu, réunisse trois couronnes sur sa tête, et la partie redevient égale, vous contre lui.. Qu'il tombe alors..... et à vous les trois couronnes! — Mon

amour !... ah ! si j'en crois la joie de mon ame, je suis plus près du bonheur, car je vous ai surprise dans l'abattement, lorsque vous aviez brisé toutes vos défenses.... — Maintenant vous êtes redevenue femme, une femme bonne et généreuse !

JACQUELINE, *avec énergie ; elle se lève* [1].

Tu te trompes, Borselle ! Je suis encore souveraine !

Mettant la main sur son cœur.

Je sens bouillonner là le sang de mes pères ! Toi, qui n'as reculé devant aucun obstacle ; toi, que n'ont arrêté ni les épreuves du temps, ni les fatigues d'une vie de fugitif, ni la douleur de ton père, ni le crime, ni mon mépris ! toi, je t'appelle à moi, et je t'offre le partage de ma destinée !

BORSELLE, *transporté.*

Ah ! !

JACQUELINE.

Mais, songes-y bien ! ma destinée, Borselle, n'est pas celle de toutes les femmes, ni de toutes les souveraines ! — Vois où je suis réduite... Seule avec toi, au milieu d'une population avide de mon sang ! faible femme, quand la mort la menace de toutes parts, qui se montre exigeante envers le ciel, et demande, non pas seulement la vie sauve, mais la ruine de ses ennemis, mais le triomphe de son ambition plus vaste qu'elle ne fut jamais !... Voilà quelle je suis, voilà mes projets... S'ils sont dignes de ton courage, sois mon compagnon, je t'accepte. Mais sois à moi sans partage ! en tout temps et en tout lieu ;... et je jure de t'appartenir à ce prix !

BORSELLE, *gravement.*

La main sur le cœur, je vous le dis... A vous, la pensée et

[1] Jacqueline, Borselle.

la volonté... à moi, la force et l'exécution. — Y a-t-il des paroles sacrées comme les mystères de l'autel pour me lier à vos destins? je les prononcerai... dites!

JACQUELINE.

Ta main dans la mienne... Tu es à moi!

BORSELLE.

Comme à Dieu!

JACQUELINE.

C'est bien! — A mon tour, comme gage de ma promesse, je te donne cet anneau; il me vient de mon père... je le reçus à son lit de mort... Tu as connu ce caractère de fer qu'aucun événement n'a pu briser... Cet anneau, c'était le défi qu'il portait aux hommes. Il y a là-dedans un poison rapide contre lequel l'art n'a point de remède... — Regarde: l'on a gravé ici un glaive, là une coupe... Si le glaive est impuissant, le poison sauve de la honte!

BORSELLE, *prenant l'anneau.*

Le succès ou la mort!

JACQUELINE.

Maintenant, séparons-nous... Que devant les hommes nos yeux soient indifférens, et notre bouche muette!

BORSELLE.

Nous séparer!...

JACQUELINE.

N'es-tu pas à moi? — Je laisse ici la moitié de moi-même... Je retourne dans les États de mon père, où des provinces me sont restées fidèles!

BORSELLE.

Ne plus vous voir!...

JACQUELINE.

Dans un mois, retiens-le bien, nous nous retrouverons à la cour de Bruxelles. Dans un mois, viens me voir sous l'hermine ducale et le sceptre au poing, ou sous le manteau de conspirateur et le poignard à la main.

BORSELLE, *à genoux.*

J'obéirai... Mais, dans ce moment cruel... votre main sur mes lèvres!

JACQUELINE, *lui tendant la main.*

Écoute... J'entends marcher dans ce conduit souterrain...

BORSELLE.

Vos sauveurs!... Ils vont m'enlever ma souveraine... Non, non!

JACQUELINE.

Reste à genoux!... Borselle, avant de nous séparer ne faut-il pas le sceau à notre pacte!

Elle lui donne un baiser sur le front.

Maintenant, de hautes pensées au cœur!

BORSELLE, *la main sur le front, et se levant.*

Là, voyez-vous, il y aura une couronne!

JACQUELINE.

Adieu...

BORSELLE.

Tu le veux!

JACQUELINE.

Adieu!... le ciel nous protège!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE CROY, MADAME DE SAINTRAILLE.

Madame de Saintraille porte un déguisement.

LE COMTE.

La retraite est assurée.

JACQUELINE, *entraînant madame de Saintraille.*

Venez!

Elles sortent. Borselle retient le Comte qui se dispose à les suivre.

LE COMTE, *le reconnaissant.*

Grand Dieu!... Borselle!

BORSELLE.

Veille sur elle, frère!!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LES COMPAGNONS BLEUS,

EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES.

JACQUELINE.
FRANCE DE BORSELLE.
L'HOMME AU MANTEAU.
SIMONET.
PELOU.
JEAN NOLLE.
LAURENT.
CHARDRU.
PHILIPPE, duc de Bourgogne, de Brabant, etc.
JACQUES DE LALAING, écuyer du Duc.
UN ÉCUYER.
CONJURÉS.
PAGES.

Lieu de la scène au premier tableau. — *Des ruines derrière l'abbaye de Caudenberg.*
Lieu de la scène au second tableau. — *Une salle du palais de Bruxelles.*

ACTE QUATRIÈME.

LES COMPAGNONS BLEUS.

Premier Tableau.

Le fond est traversé par une galerie. — Des ruines. — Il fait nuit. — De grosses pierres çà et là sur la scène. — Au fond une poignée d'étoupes, sur un petit gril, brûlant devant une niche de saint. — Le ciel est couvert.

SCÈNE I.

BORSELLE, SIMONET.

Borselle, sur le devant de la scène, assis sur un banc de pierre, enveloppé d'une cape blanche. Simonet au fond, à genoux, le visage tourné vers la gauche, priant devant la niche. Il est enveloppé d'une cape noire.

BORSELLE.

Un mois!... ce temps a passé comme le glaive de l'archange... il a laissé sur nos têtes un sillon de feu... sous nos pieds, des ruines et des cendres. — Jacqueline! de si cruels revers pour un si noble courage! Philippe de Bourgogne! un bonheur si constant pour une si lâche usurpation!... En y songeant, on se prend à douter si la justice n'est pas le rêve d'un esprit timide, et si les hommes ne sont pas fous de combattre leurs penchans et d'enchaîner leurs actions, quand il n'y a ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer!

SIMONET, *priant.*

Dieu de miséricorde, Israël espère en vous, mon ame glorifie le seigneur...

BORSELLE.

Simonet!

SIMONET, *se levant.*

Est-ce que vous m'avez appelé, maître?

BORSELLE.

Vois-tu venir les Compagnons bleus?

SIMONET.

J'avais cru distinguer un homme derrière ces piliers...

BORSELLE.

Approche...

Simonet descend la scène.

As-tu vu le comte de Croy?

SIMONET.

Je suis allé l'attendre au palais de notre nouveau duc. Je lui ai fait votre message... il viendra.

BORSELLE.

Les autres viendront-ils?

SIMONET.

Ils seront ici à l'heure indiquée.

BORSELLE.

Quelle heure est-il maintenant?

SIMONET.

Le bourdon de l'abbaye vient de sonner neuf heures.

BORSELLE.

Ils ne peuvent tarder.

SIMONET.

La nuit est sombre : de gros nuages s'amoncèlent là-haut...

BORSELLE.

C'est une bonne nuit...

SIMONET.

Bonne... pour les trépassés : mauvaise pour les vivans... c'est la nuit des morts.

BORSELLE.

Que veux-tu dire ?

SIMONET.

N'est-ce pas la sixième du croissant de la lune ?... Toutes les tombes seront vides à minuit ; à cette heure, les morts se mettront en campagne...

BORSELLE.

Qui t'a appris ces choses-là ?

SIMONET.

Mon cousin Berthol, le porte-clef du nouvel hôtel-de-ville. Il m'en a conté bien d'autres, mon cousin Berthol ! — Par exemple... quand on veut savoir si une personne dont on n'a pas de nouvelles est morte ou vivante, il n'y a qu'à prononcer un certain mot cabalistique... On le répète trois fois en se tournant vers l'orient; après, on voit l'image de la personne absente... Prêtez attention : si l'image vient d'en bas, on peut être sûr que la personne est en bonne santé... Si elle vient d'en haut... elle n'est plus de ce monde.

BORSELLE.

Voilà une belle science ! — Laisse-moi.

SIMONET.

Tenez, hier je me suis dit : Madame Jacqueline avait promis de revenir dans un mois ; le mois est écoulé, et nous ne recevons pas de ses nouvelles... C'est le cas, ou jamais, de faire l'essai du secret de mon cousin Berthol... Je saurai si madame Jacqueline vit encore...

BORSELLE, *avec feu.*

Tais-toi !

SIMONET.

Mais...

BORSELLE.

Tais-toi, te dis-je, et va-t'en !

Simonet fait quelques pas. — Borselle se lève.

BORSELLE.

Non ! reviens...

Avec une tranquillité apparente.

Et... tu n'as rien vu?

SIMONET, *à voix basse.*

Je l'ai vue... comme je vous vois...

BORSELLE, *avec anxiété.*

Où ?

Simonet lève le bras vers le ciel. — Borselle appuie ses deux poings sur son front. Après, il fait brusquement signe à Simonet de s'éloigner, et il revient s'asseoir sur la pierre à droite.

Le jour où je ne pourrai plus l'aimer, où tout espoir me sera ôté... ce jour-là, sera le dernier de ma vie... — Et mes projets, qui ébranlent les voûtes épaisses, et font frémir le sol où je marche... ils seront comme la trace d'un navire sur les flots, comme la vapeur sur l'acier d'un poignard !...

Après une pause.

Étrange mystère que l'homme ! vivant, instrument for-

midable! Mort... néant et oubli!... Et rien que cela pour bouleverser le monde! Un homme, roi ou manant!... Roi, il ne faut qu'un caprice; manant, il ne faut qu'un crime!...

Il reste quelque temps absorbé par ses réflexions; — puis, se levant avec explosion.

Oh! ma tête est brûlante!!

SIMONET, *vivement.*

Maître!

BORSELLE.

Qu'y a-t-il?

SIMONET.

Quelqu'un s'approche.

BORSELLE.

Un Compagnon?...

SIMONET.

Non pas.

BORSELLE.

Qui donc?

SIMONET.

Je ne sais... Il n'a pas fait de signal... Tenez... à travers ces ruines, le voilà qui s'avance... Il tient une lanterne...

BORSELLE.

Qu'importe cela?

SIMONET.

La fauvette ne chante pas durant l'orage; l'alchimiste éteint sa lampe quand passe le veilleur de nuit; le conspirateur aime l'ombre et maudit la clarté des étoiles! — Ne nous montrons pas.

BORSELLE.

Tu es fou; va à lui!...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; L'HOMME AU MANTEAU.

Simonet va se placer devant l'homme au manteau.

L'HOMME.

Qui va là?

SIMONET.

Qui vient là?

L'HOMME.

Ote-toi de mon chemin!..

SIMONET.

Où conduit-il?

L'HOMME, *s'avançant.*

A France de Borselle.

BORSELLE, *allant à lui.*

Que lui veux-tu, à France de Borselle?

L'HOMME.

D'abord, un mot à lui; après, un mot de lui.

BORSELLE, *avec défiance.*

Qui es-tu?

L'HOMME.

Je suis.... Sans contestation, je suis un honnête homme.

SIMONET.

Annonce cela bien haut: avec une tournure comme la tienne, c'est une explication nécessaire.

L'HOMME, *à Simonet.*

L'enveloppe est trompeuse, c'est au fond qu'il faut regarder. Songe au chêne, camarade!... on peut moudre et

broyer son écorce comme de la farine à gâteaux.... avec du cœur de chêne, on fait un coupe-tête pour le gibet.

SIMONET.

Et de quel bois es-tu, l'ami ?

L'HOMME.

De celui qui brûle.

BORSELLE.

Finissons !—Encore un coup, que viens-tu faire ici ?

L'HOMME.

J'y viens de la part du premier chambellan de monseigneur Philippe de Bourgogne... Il est des vôtres, le chambellan... Messire de Croy; vous savez ?

BORSELLE.

Tu n'es pas le serviteur du comte.

L'HOMME.

Mieux que cela... son protégé. Il m'a jugé digne d'être associé à votre entreprise.

BORSELLE.

Quelle entreprise ?

L'HOMME.

En ce moment il y a dans un palais, un étranger qui fait du bruit en marchant, et qui vous importune.... Nous lui renverserons son palais sur la tête.

BORSELLE.

Je ne puis croire que le comte....

L'HOMME.

Prenez cette lettre; il m'en a chargé pour vous.

BORSELLE.

Voyons!

A Simonet.

Prends sa lampe!

Ils se reculent vers la gauche.

C'est bien l'écriture du comte.

Il lit.

« Je ne puis me joindre aux Compagnons, cette nuit : le duc « de Bourgogne me retient au palais. — Voici une grande nou- « velle. Le signal que nous attendions a été donné. » —

Jacqueline est ici!!

« La sœur des Compagnons a traversé le pays sous plusieurs « déguisemens. Elle se fera reconnaître : *on dira messe cette nuit.* « — L'on a des soupçons au palais ; des agens secrets ont été « envoyés sur plusieurs points.... Un célèbre aventurier nommé « Gondry est arrivé de Picardie et a offert ses services à Philippe « de Bourgogne.... — Si tu as une résolution à me faire con- « naître, confie-toi à mon messager. »

Le moment est venu!

A l'homme.

Le comte a confiance en toi?

L'HOMME.

C'est justice.

BORSELLE.

Que fais-tu au palais?

L'HOMME.

Je fais des découvertes.

BORSELLE.

Lesquelles?

L'HOMME.

J'ai découvert que monseigneur Philippe de Bourgogne est un enfant abandonné qui court à sa perte. Je vous le

demande !... Depuis un mois, et presque sous ses yeux, deux hommes qui défiaient le ciel et la terre, ont été frappés par le ciel et engloutis par la terre. — Le Bavarois et le duc Jean....

BORSELLE.

Morts tous deux. Et Philippe de Bourgogne...

L'HOMME.

Il se repose sur le gouffre et mène joyeuse vie, ma foi ! — Savez-vous ce que disent les seigneurs de Flandre qui entourent monsieur de Bourgogne ? — Ils disent.... Mais je vais vous irriter, sans doute...

BORSELLE.

Parle !

L'HOMME.

Ils disent que le lion de Brabant est un rat, le lion de Flandre un chat; que le chat file son rouet et fait la bonne bête, jusqu'à ce qu'il soit à portée de happer son ennemi à la gorge. — Cela vous offense ?...

BORSELLE.

Prends cette bourse : j'aime ta franchise. J'ai besoin de savoir toutes choses. Parle encore.... Les seigneurs de Brabant entendent-ils ces propos ? Que disent les Brabançons ?

L'HOMME.

Par Dieu ! cette engeance de souris et de taupes mouillées !...

BORSELLE.

Hein ! qu'est-ce à dire ?

L'HOMME.

Pardon, messire.... J'attendais une seconde bourse ! —

Ils murmurent d'une façon bien étrange, les Brabançons! il faut les entendre!... On a trouvé sur plusieurs écussons les armes de Bourgogne grattées avec le fer.

BORSELLE.

C'est bien!

Il se promène avec satisfaction.

L'HOMME.

Messire!

SIMONET.

Il ne s'en ira pas.

L'HOMME.

Messire!... — Je demande à faire partie de la réunion des Compagnons bleus...

SIMONET, *qui n'a pas cessé de rôder autour de lui.*

Oui dà!...

L'HOMME.

Hein?

SIMONET.

Quoi?

L'HOMME.

Retire-toi!

SIMONET.

Eh!...

L'HOMME.

Tiens!...

Ils tirent tous deux leurs poignards.

BORSELLE.

Tête-Dieu! maîtres fous!

A Simonet.

Va-t'en!

SIMONET.

Mais si c'était....

BORSELLE.

Tais-toi!

SIMONET, *à part.*

Cet homme me revient comme une odeur de potence!

BORSELLE, *à l'homme.*

Tu veux rester?

L'HOMME.

J'en ai le droit. — La plaque des Compagnons bleus: voyez.... celle du comte.

BORSELLE, *à Simonet.*

Tu vois!

SIMONET.

C'est égal....

BORSELLE.

Voici les Compagnons.... Reste, je le permets.

A Simonet.

Je te défends de renouveler la querelle.

Simonet va à la rencontre des Compagnons. — Borselle passe à gauche, après la réplique de Pelou. — L'homme au manteau se tient à l'extrême gauche.

SCÈNE III.

SIMONET, PELOU, JEAN NOLLE, LAURENT, ET SIX AUTRES CONJURÉS, BORSELLE, L'HOMME AU MANTEAU.

Simonet et Pelou descendent la scène à gauche; Jean Nolle vient se joindre à eux. — Un Compagnon reste au fond, à genoux devant la niche et tenant une arquebuse haute.

JEAN NOLLE, *désignant Borselle qui s'avance.*

Voici notre maître.

PELOU.

Eh bien! messire, restons-nous toujours dans l'inaction? Franc Dieu! la main me démange d'un si long engourdissement!

BORSELLE.

Assurons-nous d'abord qu'il n'y a ici que les *bleus*.

SIMONET.

C'est bien dit : à nos places!

Les Compagnons, après avoir remis chacun une plaque à Pelou, vont s'asseoir sur les pierres éparses, à droite. — Simonet attire Borselle à l'avant-scène.

SIMONET, *à demi-voix.*

Maître, tantôt je craignais que la nuit ne fût mauvaise...

BORSELLE.

Eh bien! tu es rassuré maintenant?

SIMONET.

Rassuré!... comme le héron quand il aperçoit le vautour.

Borselle hausse les épaules et va s'asseoir. — Simonet prend place à côté de Jean Nolle.

PELOU, *après avoir recueilli les plaques et y avoir ajouté la sienne.*

Douze!

SIMONET, *à Jean Nolle.*

Le nombre des apôtres.

JEAN NOLLE.

Parmi les apôtres, il y avait Judas.

SIMONET.

Dieu nous préserve des traîtres!

BORSELLE, *assis.*

Pendant que Jacqueline luttait en Zélande contre ses oppresseurs, nous étions enchaînés ici par sa volonté. Maintenant la lutte est finie, le terme expiré, et Jacqueline vaincue! Mais, depuis un mois, trois grands événemens se sont accomplis : le Bavarois, le persécuteur de Jacqueline, est mort! Le duc Jean, l'époux de Jacqueline... mort! Et Philippe de Bourgogne, usurpateur des domaines de Jacqueline, règne sur nous. — Le ciel a fait justice des deux premiers, nous ferons justice du troisième!! — Chacun de vous est-il assuré de ses hommes?

PELOU.

Les bouchers se sont mis franchement du complot : ils sont prêts à tout événement.

JEAN NOLLE.

J'ai toute une compagnie d'archers dont les flèches s'aiguisent en ce moment.

SIMONET.

Les nations de Saint-Laurent et de Saint-Christophe sont pour nous. Il y a quelques jours, le duc de Bourgogne a fait grâce à l'un de ses officiers, malgré la condamnation du magistrat... Cette violation de nos priviléges a irrité la bourgeoisie. — Portons le grand coup, et nous verrons des Compagnons sortir de terre!

LAURENT.

J'ai deux frères à venger! — Montrez-moi un Flamand ou un Bourguignon, et puissé-je arriver au ciel aussi sûrement que ma lame ira à son cœur!

BORSELLE.

Eh bien! si l'ordre d'agir était donné, seriez-vous prêts?

PELOU, SIMONET, *et plusieurs autres.*

Nous le sommes tous !

BORSELLE.

Alors... avertissez vos compagnons.

PELOU.

Que leur dirons-nous ?

BORSELLE, *se levant et d'une voix grave.*

Qu'il faut que tous les bras se lèvent, et que toutes les épées sortent du fourreau !

PELOU.

Et les bras quand se lèveront-ils ? les épées quand frapperont-elles ?

BORSELLE, *avec feu.*

Cette nuit !

Tous se lèvent et se réunissent autour de Borselle.

Approchez tous !... Jacqueline est ici ! sa présence est le signal que nous attendions !

SIMONET, PELOU.

A la bonne heure ! !

BORSELLE.

Tout nous favorise !... Écoutez ! — Cette nuit est l'anniversaire de celle où le père de Philippe de Bourgogne fut assassiné au pont de Montereau. Le duc, qui jusqu'à ce jour a négligé le soin de venger son père, a ordonné des prières expiatoires. Dans l'un des souterrains de l'abbaye de Saint-Jacques, un mausolée a été élevé par son ordre. C'est là qu'à minuit son chapelain doit dire l'office des morts. L'annonce en a été faite ; le duc de Bourgogne et ses conseillers y assisteront.

SIMONET.

Qu'ils entendent leurs funérailles !

BORSELLE.

Les chevaliers du Cygne et de la Toison-d'Or feront partie de la cour, et garderont le duc. Les chevaliers du Cygne ! nous en serons ! Enveloppés de leur cape, mêlons-nous parmi les seigneurs, soyons leurs compagnons !

JEAN NOLLE, *d'une voix sourde.*

Compagnons... pour la vie !

En ce moment Jacqueline, enveloppée d'un manteau, entre par la droite ; elle se tient derrière les Compagnons.

BORSELLE.

Maintenant, écoutez bien ! Il y a neuf coupables ; vous les connaissez. Nous serons en nombre égal, homme pour homme... A moi le duc ! — Tant que dureront les prières, que chaque Compagnon s'approche de sa victime jusqu'à portée du poignard. Qu'il se tienne à genoux, et recueilli jusqu'au moment de l'élévation. Mais aussitôt que vous entendrez sonner pour la première fois, levez-vous silencieusement, et que les têtes des vengeurs planent seules sur l'assemblée !... Restez immobiles au second coup ; mais au troisième coup, plus d'arrière-pensée ! Imitez-moi ! frappez aux cris de Saint-Jacques et Bavière !

Tu t'empareras de la cloche d'alarme ! et quand sonnera le tocsin, que ceux du dehors nous secondent ! — Enfans ! vous êtes résolus et satisfaits, n'est-ce pas ? car il est venu, le moment que vous attendiez ! Le duc de Bourgogne et ses partisans renversés, la maison de Bavière se relève dans toute sa grandeur ! Le duc de Bedfort, qui commande en France, nous assure son appui, et l'Angleterre, au besoin, nous enverra une flotte ! Vous le voyez, les dispositions sont bien prises. Punition pour les coupables ! récom-

pense pour les justes! — Dieu le veut! il faut agir! Frappez!

TOUS.

Frappons!

BORSELLE.

— Maintenant, séparons-nous... A minuit soyez prêts... et, si vous voulez m'en croire, après que vous serez armés et équipés, vous profiterez des derniers momens pour vous mettre en état de grâce, pour faire ce que fait tout bon chrétien en cas de danger.

SIMONET, *aux Compagnons.*

Retirez-vous à pas de loup; en passant là-bas, retenez votre haleine.

PELOU, *serrant la main de Borselle.*

A Saint-Jacques!

BORSELLE, *à demi voix.*

A minuit, à Saint-Jacques!

TOUS, *à demi voix.*

A minuit, à Saint-Jacques!

Ils font quelques pas pour se retirer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUELINE.

L'homme au manteau se tient à l'écart, et observe.

JACQUELINE, *jetant son manteau et descendant la scène au milieu des conjurés.*

Un mot encore!

Grand mouvement.

LES CONJURÉS, *se pressant autour d'elle.*

La duchesse! c'est pour cette nuit!

BORSELLE.

Notre souveraine, enfans!

JACQUELINE.

Silence! — Je sais tout! Vous allez frapper... Soyez les instrumens de Dieu!

Ils s'inclinent.

Allez, que sa main vous conduise!...—Mais, dans cette nuit terrible, il faut que tout soit prévu et médité... Écoutez-moi donc! — S'il survenait un obstacle inattendu, un péril qu'on ne peut prévoir, mais qui nous menacerait tous, ne faudrait-il pas que chacun pût en être averti? Eh bien, retenez-le: à onze heures, si l'entreprise est irrévocable, et si aucun événement n'est venu la traverser, je ferai placer une torche allumée sur la tour de Saint-Michel: ce sera le signal d'exécution. A onze heures, si vous n'avez pas vu luire cette torche, ne venez pas, restez chez vous, car il y aurait un grand danger... et demain, à pareille heure, vous apprendriez ici les causes de ce retard.

PELOU.

C'est entendu.

JACQUELINE.

Maintenant, allez... Soyez prudens... Accomplissez les destins!

Ils se retirent.—Borselle remonte la scène avec eux. Jacqueline est restée au bas de la scène.

SCÈNE V.

JACQUELINE, BORSELLE.

Jacqueline revient vers Borselle qui s'élance au-devant d'elle.

BORSELLE, *lui prenant les mains avec amour.*

C'est elle!!

JACQUELINE.

Viens! viens, toi, ami fidèle et dévoué!

BORSELLE.

J'allais mourir d'inquiétude et d'amour!

JACQUELINE.

Oui, le malheur s'est posé entre nous, et nous a séparés!

BORSELLE.

La vengeance nous réunit! car le ciel vous a cruellement éprouvée!

JACQUELINE.

Vaincue!... tu me vois vaincue et humiliée!

BORSELLE.

Non pas, tant que j'existe!

JACQUELINE.

Vaincue, te dis-je! Et, vois-tu, ce qui est accablant, c'est qu'en y songeant bien, je m'accuse de ma défaite!

BORSELLE.

Oh!...

JACQUELINE.

Oui, je le dis à toi, quand je ne devais songer qu'à venger mon père et toute ma race outragée... eh bien! un souvenir amollissait ma haine... une pensée d'amour!...— Oh! sais-tu bien ce que je crains, c'est d'avoir eu peur de la mort, de la mort qui devait être une séparation éternelle!... N'est-ce pas, si c'est par lâcheté que je me suis perdue, j'ai mérité la vengeance du ciel?

BORSELLE.

Mais elles sont injustes ces craintes!...

JACQUELINE.

En ce moment encore, oui, maintenant que nous voici

arrivés à heurter du front l'obstacle que nous devons renverser... je frémis malgré moi, et je me sens prête à reculer !

BORSELLE.

Mais moi, je tiendrai l'arme fatale; moi seul je frapperai !

JACQUELINE.

Toi !... mais je tremble parce qu'il y a du danger pour toi !

BORSELLE.

Oh ! merci !

JACQUELINE.

C'est qu'à l'approche de ce moment, c'est qu'à l'aspect de ces malheureux dont le sang peut couler cette nuit, j'ai tout le cœur qui se glace et qui se serre !

BORSELLE.

Tu es bonne !

JACQUELINE.

Juge du trouble de mon cœur, puisque je veux te dire que si tu le voulais, toi, oui, si tu le voulais, à présent encore, nous abandonnerions ces lieux où le danger mugit sous nos pas, où les ténèbres qui planent sur nos têtes recèlent la foudre! Le veux-tu ? dis un mot, dis-le, et je suis à toi, et nous fuyons ensemble! moi, ton épouse ou ta servante, toi, mon bien-aimé ou mon maître!...

BORSELLE.

Reste dans mes bras... Ton protecteur... toujours... te protéger!... Cette pensée me remplit d'orgueil et agrandit mon cœur ! — Écoute bien ceci! Philippe règne : — la couronne qu'il porte, c'est la nôtre... J'irai la reprendre.

JACQUELINE, *regardant fixement.*

Tu ne me comprends plus... Mais tu ne m'as pas comprise Borselle!!...

BORSELLE, *se retirant, dit avec gravité.*

C'est que je ne me sens pas la force qu'il faut pour répondre, à toute une race de princes, de leur gloire ternie! Je ne suis pas assez téméraire pour consommer cette ruine.

JACQUELINE.

Que dis-tu?

BORSELLE.

Sujet obscur et insolent qui se serait élevé un instant au-dessus de la foule, pour faire déchoir du trône l'héritière d'une famille illustre, pour la précipiter avec lui dans son abjection et dans sa misère!!

JACQUELINE, *avec indécision.*

Borselle!...

BORSELLE, *continuant.*

Homme ingrat et coupable envers le ciel! qui étoufferait l'énergie de son ame, et refuserait d'achever la tâche que Dieu lui a imposée!

JACQUELINE.

Oh!

BORSELLE.

Jacqueline... si pour te posséder il faut que j'empoisonne ma vie par le reproche et la honte! S'il faut que j'éveille dans leur tombe les ombres courroucées de tes ancêtres! S'il faut que dans le silence de la nuit j'entende leur voix redoutable me reprocher la flétrissure de leur blason! S'il faut enfin, que je t'entende, toi-même, m'accuser un jour de ta chute et de ton abaissement!... Je le dis, je renonce à toi! je renonce à la vie!

JACQUELINE.

Oui... c'est bien !

BORSELLE.

Mais venger ta race outragée, mais laver tes offenses dans le sang des coupables, c'est acheter mon droit de famille !

JACQUELINE.

Bien !

BORSELLE.

C'est me faire à moi-même ma couronne ducale !

JACQUELINE.

Bien ! bien ! — Plus noble que moi, tu l'es ! — Que mon cœur se déchire, si la nature est plus forte ! Mais, je le jure, l'homme que le ciel dans ses desseins a placé près de moi, l'homme qui vient de révéler tant de noblesse et de grandeur, ne sera pas condamné à un sort vulgaire !—Borselle, maintenant c'est la fille de tes anciens maîtres qui ambitionne le titre de ton épouse !

BORSELLE, *avec chaleur.*

Mon épouse !

JACQUELINE.

Sur le trône, à tes côtés,... je serai plus fière que si tu étais de race royale !

BORSELLE.

Mon épouse ! Oh ! mon épouse adorée ! Oui, que la bénédiction du ciel descende sur nos têtes avant que la foudre éclate !

JACQUELINE.

Borselle... il y a dans l'abbaye un moine qui fut autrefois mon chapelain, il m'est dévoué : on l'appelle le frère

Arnold... Dans une heure, viens à la cellule du frère, viens! il nous unira!

BORSELLE.

Dans une heure!

JACQUELINE.

Maintenant je te quitte, ta fiancée va t'attendre; et demain...

BORSELLE.

Demain, ma souveraine entendra de son trône les acclamations accoutumées! Elle retrouvera l'or et la pourpre autour d'elle; elle reverra les seigneurs se disputer un regard de ses yeux, un sourire de ses lèvres : tout sera comme avant, rien n'aura changé!...

JACQUELINE, *lui serrant les mains.*

Je serai heureuse!

Elle sort par la droite.

SCÈNE VI.

BORSELLE, SIMONET.

BORSELLE, *après avoir accompagné Jacqueline, va rapidement à gauche.*

Simonet!

Simonet accourt.

Simonet! j'ai besoin de tes services.

SIMONET.

Que le maître ordonne, le serviteur obéira avec fidélité.

BORSELLE.

Surtout avec promptitude!

SIMONET.

Le voilà prêt.

BORSELLE.

Dans cette bourse il y a six florins d'or.

SIMONET.

Que faut-il faire ?

BORSELLE.

Acheter un falot et un panier de vins, faire porter cela chez ton cousin Berthol.

SIMONET.

Vous croyez donc à sa science ?

BORSELLE.

Ne m'interromps pas ! — Ton cousin Berthol est porte-clefs à l'hôtel-de-ville...

SIMONET.

Je crois vous l'avoir dit.

BORSELLE.

Va le trouver.

SIMONET.

J'y cours.

BORSELLE.

Un moment ! — Tu l'exciteras à boire, tu feras en sorte d'obtenir de gré ou de force la clef de la tour...

SIMONET.

Ce sera fait.

BORSELLE.

Tu allumeras ton falot, et tu l'attacheras à la partie la plus élevée de la tour !...

SIMONET.

Ah!

BORSELLE.

Quoi?...

SIMONET.

C'est le signal convenu!...

BORSELLE.

Tu le vois, le temps presse; va, cours...

SIMONET, *revenant après s'être éloigné de quelques pas.*

Ainsi... c'est pour cette nuit?

BORSELLE.

Pour cette nuit...

Simonet sort en courant par le fond. — Borselle sort à droite.

FIN DU PREMIER TABLEAU DU QUATRIÈME ACTE.

Deuxième Tableau.

SCÈNE I.

PHILIPPE DE BOURGOGNE, L'HOMME AU MANTEAU, JACQUES DE LALAING, UN ÉCUYER, PAGES *dans le fond.*

La chambre du Duc. — Une grande fenêtre au fond. — Une table à droite et à gauche. — Des candelabres. — Un sablier. — Jacques De Lalaing écrit à la table à gauche. — A la table à droite écrit un écuyer du Duc. — L'Homme au manteau se tient au fond. — Le Duc, au milieu, est assis dans un fauteuil.

PHILIPPE, *à l'écuyer.*

Est-ce fait?

L'écuyer achève d'écrire, remet au Duc deux papiers et s'apprête à sortir.

Un moment.

Le Duc à De Lalaing.

Jacques, il me faut un bon de vingt livres d'Artois sur ma cassette.

De Lalaing écrit. — Pendant ce temps, le Duc fait signe à l'homme au manteau d'approcher.

Tu es resté des derniers à la conspiration ?

L'HOMME.

Je fermais la marche.

PHILIPPE.

Cette lettre que tu as remise au maître des Compagnons bleus... elle était du comte de Croy, n'est-ce pas?

L'HOMME.

Le maître s'est écrié en la recevant : « C'est bien son écriture ! »

PHILIPPE.

Ne m'as-tu pas dit l'avoir reçue d'un serviteur du comte?

L'HOMME.

Assurément... je la lui avais prise.

PHILIPPE.

Tu es resté parmi les Compagnons sans te trahir?

L'HOMME.

Ce n'est pas moi que je trahis jamais!

PHILIPPE.

Et tu as bien exactement retenu l'heure?

L'HOMME.

A minuit, si l'on n'a pas vu luire la torche.

JACQUES DE LALAING.

Ce sablier marque onze heures.

PHILIPPE.

C'est l'heure du signal. — Qu'on ouvre cette fenêtre.

Un page ouvre la fenêtre. On aperçoit la tour de St.-Michel se détachant sur l'horizon. Aucune lueur ne brille encore au sommet.

Rien encore!

L'HOMME.

S'ils avaient renoncé à leurs projets!

PHILIPPE.

Je le saurai bientôt.

Il va prendre le bon que vient d'écrire De Lalaing, et dit à l'écuyer :

Conduisez cet homme chez monsieur l'argentier. — Un bon sur ma cassette. — Allez.

Ils sortent.

SCÈNE II.

PHILIPPE, DE LALAING.

PHILIPPE; *il revient vivement à De Lalaing.*

Un ordre pour mon capitaine des gardes :

Dictant.

« D'arrêter partout où il le trouvera et d'amener mort « ou vif le comte de Croy, le chambellan du Brabant. » — Donne.

Il signe.

Un page !

Un page s'approche.

Au capitaine des gardes.

Le page sort.

C'est bien... Vienne maintenant la conspiration...

DE LALAING.

Une conspiration dévoilée, c'est un complot avorté !

PHILIPPE.

Non pas ! Tout s'exécutera comme il a été annoncé. — Seulement, Jacques, tu préviendras la cour que les chevaliers du Cygne et de la Toison-d'Or ne descendront pas dans le caveau. Ils entendront la messe avec les seigneurs, dans un oratoire pratiqué derrière la chapelle. Mes huit conseillers se tiendront seuls près de moi.

DE LALAING.

Seuls ! quand des meurtriers seront là ! quand la mort...

PHILIPPE.

C'est une ennemie qui m'approche souvent, mais qui n'ose pas m'atteindre. Plus d'une fois je t'ai vu la braver à mes côtés.

DE LALAING.

Dans un combat, en plein jour! mais dans un caveau, la nuit!

PHILIPPE.

Et sans armure!

DE LALAING.

Vous irez à cette cérémonie?

PHILIPPE.

Nous y serons avant une heure.

DE LALAING.

Réfléchissez encore, consultez du moins...

PHILIPPE.

Jacques... j'ai pris l'avis de mon conseiller le plus habituel et le mieux inspiré... ma volonté. — Et puis, vous savez ma devise... lisez au bas de mon écusson: « Autre n'aurai. »

DE LALAING; *il fait un pas pour se retirer, et s'écrie en voyant briller la torche au haut de la tour :*

Monseigneur! voyez!

PHILIPPE, *avec énergie.*

Eh bien!... c'est l'étoile de nos ennemis!... Cette lueur... à minuit elle doit s'éteindre!

DE LALAING.

Monseigneur, c'est une heure mauvaise... l'anniversaire de la mort de votre père!

PHILIPPE, *avec feu.*

Tais-toi! pourquoi me rappeler?...

Devenant soucieux.

Montereau!!! nuit fatale...! Mon père... assassiné, souillé de sang... porté par des ladres.. dans un cercueil de ladres!..

Rejetant ces pensées avec effort.

Nous prierons cette nuit pour le repos de son ame! mais

nous saurons préserver en même temps sa renommée de toute atteinte criminelle! Si ce que je médite réussit, cette nuit peut me donner en puissance autant que mon plus grand jour de bataille! — Jacques, prends cette clef: dans l'armoire en chêne de mon cabinet, tu trouveras une lettre entourée d'un ruban bleu, avec ces deux noms pour suscription : « Jacqueline de Bavière.— Prince de Glocester. » Tu me l'apporteras. C'est une lettre célèbre dans les fastes galans : une lettre sur laquelle deux papes ont été appelés à prononcer.

DE LALAING.

Qu'en voulez-vous faire?

PHILIPPE.

Une femme tient tête à ma fortune et s'obstine sur mon passage. — La violence contre elle me rendrait odieux : j'emploierai la ruse. Dans les ames exaltées, si l'on ne peut éteindre le courage, on peut éveiller les faiblesses. — Te rappelles-tu la réception que je fis à mon parent messire de Gaasbeck, qui avait, par ses beaux discours, fait entrer trois villes ennemies dans mon parti?

DE LALAING.

Vous lui dîtes en l'embrassant devant toute la cour : « Mon cousin, gagner par adresse ce que d'autres obtiennent par force, par paroles ce que d'autres obtiennent par plaies et sang, c'est remporter deux victoires!!...» Le lendemain, il y eut deux festins, deux tournois et deux cavalcades.

PHILIPPE.

Eh bien! Jacques, si le sort me favorise cette nuit, demain nous aurons deux festins, deux tournois et deux cavalcades.—Un moment : avant de t'éloigner, écris en tête

de ces deux ordres les noms qui sont restés en blanc... Les messagers les porteront sur-le-champ à leur adresse.

DE LALAING.

Sur le premier ?

PHILIPPE, *dictant.*

Messire l'amman, les bourgmestre et échevins composant le conseil des juges.

DE LALAING.

Sur le second ?

PHILIPPE.

Le bourreau !

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

MINUIT.

PERSONNAGES.

PHILIPPE, duc de Bourgogne, de Brabant, etc.
JACQUELINE.
FRANCE DE BORSELLE.
SIMONET.
PELOU.
JEAN NOLLE.
LAURENT.
LE CAPITAINE.
DEUX BEDEAUX.
UN APPARITEUR DE LA CHAPELLE.
HUIT CONSEILLERS DU DUC DE BOURGOGNE.
PAGES.
CONJURÉS.
BOURGEOIS.
GENS DU PEUPLE.
PIQUIERS.
HALLEBARDIERS.

Lieu de la scène. — *Un caveau dans l'abbaye de Caudenberg.*

ACTE CINQUIÈME.

MINUIT.

La voûte est basse : des deux côtés, de gros piliers supportent les retombées de la voûte. — Entre ces piliers et le mur un espace vide.— A gauche, au premier plan, un banc adossé au pilier. Deux pierres tumulaires, appliquées aux parois à droite et à gauche, cachent des portes secrètes. A chaque extrémité du fond une porte. — La porte à droite est en fer surmontée d'un abat-jour treillissé : cette porte reste fermée. On y monte par un escalier qui rampe contre le mur.— A gauche une porte grillée communiquant à un autre caveau : cette porte reste ouverte. Le second caveau est faiblement éclairé par une lampe appendue à la voûte. — Entre les deux portes, au milieu du fond, on voit un enfoncement en forme d'ogive. Un autel est censé dressé dans cet enfoncement. On y monte par trois degrés. — Devant l'autel une tombe en marbre noir. — Sur la tombe une statue renversée, représentant un chevalier couvert de son armure et ayant à côté de lui son heaume surmonté de la couronne ducale. — A chaque angle du tombeau une lampe funéraire.Entre la tombe et la chapelle, une lampe en fer, ayant sept branches allumées, est suspendue à la voûte, et éclaire fortement le fond. — La rampe est baissée.

SCÈNE I.

PELOU, *puis* SIMONET, *puis* LAURENT, *puis* JEAN NOLLE, QUELQUES GENS DE MÉTIERS, GENS DU PEUPLE.

Les conjurés sont éperonnés.—Ils portent, comme dans l'acte précédent, une cape noire.— Sur le côté gauche de leur cape, une herse bleue. — Au col un cygne en argent. — Ils arrivent par le caveau du fond; en entrant en scène, ils rejettent leur capuche.—Pelou entre seul, Simonet ensuite : il est très pâle.

SIMONET, *au fond, d'une voix sourde.*

Hé!...

Pelou, qui est arrivé au milieu de la scène, s'arrête jusqu'à ce que Simonet soit près de lui.

Les premiers arrivés... C'est un terrible moment... Est-ce

que tu ne sens pas le cœur bondir éperdument dans ta poitrine?

Pelou met la main de Simonet sur son cœur.

Calme, ma foi, et posé comme une mule de Bénédictin.

PELOU.

Toujours.

SIMONET.

Ce n'est pas la résolution qui me manque... mais, au dernier moment, on sent le froid qui monte au cœur et qui fait frissonner le corps.

PELOU.

Tu es bien armé?...

Simonet tire de dessous ses vêtemens un énorme stylet. —Pelou en montre un très court.

Voici qui vaut mieux. On frappe de plus près, mais c'est plus sûr.

Il fait le geste de frapper.

Han!...—Un mouvement en avant pour élargir le fond de la plaie... Le sang est plus abondant, et il étouffe.

SIMONET.

Tu es heureux... Un boucher!... quel avantage!...

PELOU.

Vois-tu grande différence à tuer un homme ou un bœuf? Leur sang à tous deux tache en rouge... La peau diffère... voilà tout.

Entre Laurent.

SIMONET.

Chut!...

PELOU, *se retirant.*

Qui vient là?

SIMONET, *après avoir regardé dans le fond.*

C'est un des nôtres...

LAURENT, *s'adressant à Pelou* [1].

Savez-vous ce qu'est devenu France de Borselle? On s'inquiète de sa disparition.

SIMONET.

Je le sais, moi. Je l'ai conduit il y a une heure à la cellule du frère Arnold : Madame Jacqueline y était entrée un instant auparavant.

LAURENT.

Que fait-il là ?

SIMONET.

Il te l'apprendra lui-même, car il m'a annoncé qu'il serait ici des premiers.

LAURENT, *regardant autour de lui.*

Voici donc le lieu choisi pour la cérémonie... Le prêtre est entré déjà.

SIMONET.

Où est-il?

LAURENT, *montrant le fond.*

A l'autel.

SIMONET, *montrant l'escalier.*

Et cette porte, où conduit-elle?

LAURENT.

Je l'ignore.

Entrent Jean Nolle, plusieurs conjurés, quelques bourgeois et gens du peuple.

[1] Simonet, Laurent, Pelou.

JEAN NOLLE, *qui a échangé quelques mots avec l'un des conjurés, dit avec précipitation.*

C'est toi, Simonet... Pelou!... — Savez-vous bien ce qu'on vient de me dire?... Bruno a remarqué, dans un coin du caveau qui précède celui-ci, une crevasse qui donne dans un passage dérobé; il a très bien distingué deux hommes d'armes qui se sont cachés à sa vue.

SIMONET.

Voilà qui n'est pas rassurant.

PELOU.

Il a dit deux hommes d'armes.

JEAN NOLLE.

C'est tout ce qu'on peut voir au travers d'une ouverture d'un demi-pouce... mais après ceux-là...

SIMONET.

Il y en a d'autres certainement.

PELOU, *haussant les épaules.*

Bah!!

Plusieurs bourgeois et gens du peuple sont entrés pendant ce temps, et la chapelle du fond s'est éclairée.— Deux bedeaux se promènent à droite et à gauche de la tombe, et empêchent la foule de s'en trop approcher.

SCÈNE II.

JEAN NOLLE, LAURENT, SIMONET, PELOU, CONJURÉS, DEUX BEDEAUX, LES ASSISTANS.

PELOU, *continuant.*

— Silence!... Voici la foule qui entre...

SIMONET, *à Pelou.*

Quelque chose qui arrive, tuez-moi si je recule.

A Jean Nolle et à Laurent, montrant la droite.

Séparons-nous... Tenez-vous de ce côté... Nous, de celui-ci.

Jean Nolle et Laurent se retirent à droite et se mettent à genoux.

PELOU, *à Simonet.*

En voilà qui s'agenouillent : est-ce que la messe funèbre est commencée ?

SIMONET, *à l'un des bedeaux qui s'approche pour écouter.*

Une bonne dévotion, frère, en l'honneur de monseigneur notre duc... Je vais dire cinq patenôtres sur ce chapelet béni par le pape.

PELOU, *au bedeau.*

Est-ce que monseigneur n'assistera pas à la cérémonie ?

LE BEDEAU.

Certainement.

PELOU.

Il n'est pas encore arrivé?...

LE BEDEAU.

Il est venu le premier de tous. Il se tient dans un oratoire pratiqué derrière la chapelle.

SIMONET, *avec intérêt.*

Ah !

PELOU.

Qu'est-ce donc ?

SIMONET, *avec indifférence.*

Je pourrai dire mon rosaire sans interruption.

LE SECOND BEDEAU [1], *s'approchant et faisant signe de la main.*

Chut !...

PELOU, *au premier bedeau, plus bas.*

Il ne sortira pas de son oratoire pour venir dans ce caveau?

BORSELLE, *qui est entré lentement et qui passe derrière eux.*

Il y viendra... après l'offertoire.

Il va se mettre à genoux derrière le premier pilier à droite. — Pelou le suit des yeux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BORSELLE, *à genoux derrière le pilier.*

SIMONET, *à Pelou.*

Vous avez entendu, brave homme !... Ainsi n'interrompez pas plus long-temps la dévotion de monsieur le Bedeau.— Il faut ici d'autres pensées et d'autres dispositions !...

PELOU, *bas à Simonet.*

Après l'offertoire !...

Ils vont s'agenouiller à gauche.

Pendant toute cette scène, on a entendu indistinctement murmurer la voix du prêtre qui officie.

On entend l'orgue.

LE PREMIER BEDEAU.

L'offertoire est fini... Voici la cour...

Les deux bedeaux remontent la scène et vont se placer aux deux côtés de l'ogive du fond.

[1] Deuxième Bedeau, Simonet, premier Bedeau, Pelou.

SCÈNE IV.

Borselle derrière le pilier à droite. — Jean Nolle et Laurent aussi à droite. — Simonet et Pelou à gauche près de la rampe. — Les autres conjurés perdus au milieu de la foule.

LE DUC DE BOURGOGNE, HUIT CONSEILLERS, *la toque à la main, portant le collier de l'ordre de la Toison-d'Or;* QUATRE PAGES, UN APPARITEUR.

On lève la rampe. — On voit entrer d'abord deux pages portant, l'un un missel, l'autre un coussin de velours. — Ensuite deux autres pages. — Vient le Duc, les mains jointes, tenant un chapelet à grains d'or. — Le Duc s'agenouille devant le tombeau. — Les conseillers et les pages, rangés à droite et à gauche de la tombe, s'agenouillent, ainsi que le reste des assistans. — On a vu plusieurs conjurés se rapprocher de la cour. — La musique cesse.

PELOU, *à Simonet qui, après avoir prié avec ferveur, fait le signe de la croix.*

Est-ce que tu demandes des forces d'en-haut?...

SIMONET.

J'ai dit la prière des morts... maintenant je suis prêt.

PELOU.

Dans ce moment, il y a bien des yeux qui choisissent leur proie...

SIMONET.

Le maître pour Borselle... Les valets pour nous.

PELOU.

Cette tête... hautaine et chauve, la plus voisine du maître, regarde-la bien... je l'ai condamnée; dans un instant... brisée sur ces pierres...

SIMONET.

Celle que j'ai choisie vient après... Je ne suis pas bien ici... Je vais m'en rapprocher.

Ici commence une musique mystérieuse et sombre. — Bientôt on

entend sonner pour la première fois à l'autel. — Borselle se lève lentement. — On voit au fond, et du milieu de la foule, un conjuré qui se lève. — Puis un autre. — Puis un autre. — Quand ils sont tous debout, on entend le second coup de sonnette. — Tous les conjurés ont les yeux fixés sur Borselle. — Celui-ci relève sa capuche ; tous les conjurés font la même chose. — Au moment où Borselle porte la main à son épée, et où les conjurés saisissent leurs poignards, on sonne le troisième coup.

LES CONJURÉS, *s'élançant.*

Bavière !!!

Nuit complète ! — L'appariteur, debout sur la dernière marche de la chapelle, d'un coup de hallebarde a tranché la corde qui suspendait la lampe. Elle est tombée avec un long retentissement.

BORSELLE, *se reculant.*

A moi !!!

Les conjurés se rallient sur le devant de la scène, à gauche. En même temps, les deux portes dérobées s'ouvrent, et livrent passage à des hommes d'armes qui traversent la scène, séparant la cour des conjurés, et formant une haie de piques et de hallebardes. — La porte de fer, au haut de l'escalier, laisse entrevoir une issue vivement éclairée par où le Duc et ses conseillers se retirent. Les conjurés font un mouvement pour les suivre, mais la porte se referme ; et l'obscurité est si épaisse, qu'on peut à peine distinguer les personnages qui sont en scène. Les conjurés s'avancent cependant, s'appelant et se cherchant dans les ténèbres. — Avant qu'ils soient arrivés au fond, les portes sont fermées ; la cour est sortie, toute la foule écoulée... et le bruit s'éloigne et se dissipe peu à peu.

SCÈNE V.

BORSELLE, JEAN NOLLE, PELOU, LAURENT, LES CONJURÉS.

JEAN NOLLE, *heurtant Pelou et levant sa dague.*

Qui va là ?

PELOU.

Moi, Pelou !

JEAN NOLLE.

Où sommes-nous?

PELOU.

Vrai Dieu! sur la roue d'un gibet!

BORSELLE, *au fond et secouant la porte grillée.*

Fermée!... et moi!... Fureur, fureur!

JEAN NOLLE.

Trahison!

BORSELLE, *qui s'est avancé.*

Est-ce toi là, Simonet?

JEAN NOLLE.

Jean Nolle!

Il remonte, et entre dans la chapelle pour la visiter.

BORSELLE.

Y en a-t-il d'autres?

LES CONJURÉS.

Oui! — Nous aussi! — Tous!

BORSELLE, *avec véhémence.*

Rage!!! — Mais il y a une porte là!...

LAURENT.

Fermée!

PELOU.

Brisons-la!

LAURENT.

Elle est de fer.

BORSELLE, *montrant le fond.*

Cet enfoncement!...

LAURENT.

Il fait noir comme dans un tombeau.

JEAN NOLLE, *sortant de la chapelle.*

L'espérance en enfer, plutôt qu'une porte ici!

BORSELLE, *au bas de la scène.*

Est-ce un rêve!! Ma proie qui m'échappe... et mes droits, et ma couronne à présent!... tout cela rejeté ici, avec moi, pour être oublié dans l'ombre!... — Oh! cette voûte, si je pouvais la percer en la frappant de ma tête!...

Tous les conjurés sont épars, cherchant et furetant çà et là.

JEAN NOLLE, *à la porte grillée.*

D'ici l'on peut voir dans le grand vestibule... l'escalier est couvert d'hommes armés... — Un moment! je vois entrer le magistrat en grande robe de juge... — Le bourreau!

Tous font un mouvement de terreur.

PELOU.

Ceux-là, inséparables!.. — La lame tient à la poignée...

On entend des coups éloignés.

BORSELLE.

Écoutez... des coups sourds se font entendre! Nos compagnons ne nous abandonnent pas... ils essaient de nous délivrer.

JEAN NOLLE, *au haut de la scène.*

Les gardes se renforcent toujours; c'est une forêt de piques et de hallebardes... Il y en a sur toutes les marches.

PELOU, *tranquillement.*

Ce bruit, que nous entendons, n'est pas le bruit d'un combat...

BORSELLE.

Qu'est-ce donc?...

Ils s'approchent tous.

PELOU.

Écoutez bien... faites silence... Distinguez-vous?

BORSELLE.

Ce n'est point un combat...

LAURENT.

Ce sont des coups mesurés... des coups de marteau.

JEAN NOLLE.

Sur mon ame! c'est un bruit sinistre...

Rumeur des conjurés, qui témoignent une vive inquiétude.

PELOU.

Ne le devinez-vous pas?

BORSELLE.

Achevez...

PELOU.

C'est l'échafaud.

Mouvement d'horreur.

BORSELLE.

Par le ciel! si c'est l'échafaud qu'on dresse, enfans! nous devons nous réjouir. Nous sommes sauvés si nous revoyons le jour!!!

JEAN NOLLE, LAURENT, *plusieurs autres.*

Comment cela? Que voulez-vous dire?

BORSELLE.

Ce qui est à craindre pour nous, c'est d'être abandonnés ici pour y mourir sans bruit et sans éclat! Ici l'on peut répandre tout le sang de nos veines sans qu'il en transpire

une goutte au dehors! — Mais les bourgeois sont là, qui attendent, qui s'émeuvent et s'apprêtent... La conspiration vit par tout le corps, et nous sommes la tête!

LAURENT.

On vient!

BORSELLE.

Dieu le veut! — Maintenant, que l'on nous conduise devant les juges, et nous saurons gagner le temps dont nous avons besoin. — Les choses se sont dérangées, il faut les refaire. Nous, restons les mêmes! — Une faiblesse peut nous perdre, la constance doit nous sauver!

Un des bedeaux ouvre la porte grillée et fait entrer le capitaine et les hommes d'armes. Le second caveau est plein d'hommes armés.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, SIMONET, HALLEBARDIERS, PIQUIERS, *plusieurs hommes portant des torches.*

Simonet, sous l'habit d'un hallebardier, se tient séparé des autres et plus rapproché de Borselle; la nasale de son casque est fermée.

LE CAPITAINE.

Au nom de notre redouté seigneur, au nom de messire l'amman, des bourgmestre, échevins et conseillans de la ville, je vous déclare prisonniers sous ma charge et responsabilité; je vous somme de rendre vos armes et de me suivre devant le magistrat.

JEAN NOLLE, *bas à Borselle.*

Simonet n'est point parmi nous... Il aura réussi à s'échapper!...

BORSELLE, *de même.*

Tu le vois bien !... Notre salut s'apprête !

Haut aux conjurés.

Les armes que je vous ai confiées, ne les remettez qu'à moi seul.

Tous lui remettent leurs poignards.

Capitaine, ces poignards devaient servir à leur défense : sous votre garde et protection ils n'en ont que faire.

SIMONET, *sous l'armure d'un soldat.*

Peut-être !

BORSELLE, *se tourne vers cet homme, puis il continue en s'adressant au capitaine.*

Mon épée... c'est différent ! Je ne puis la remettre qu'au prince ou à son lieutenant.

LE CAPITAINE.

Vous prétendez-vous l'égal de Monseigneur ?

BORSELLE ; *il marche sur son épée et la brise.*

Maintenant... il n'y a plus de scrupule...

Lui remettant le tronçon et jetant le fourreau.

Nous sommes désarmés... Partons !

LE CAPITAINE, *aux conjurés.*

Passez, messires.

SIMONET, *sous l'armure d'un soldat.*

Quand quatre heures sonneront, prudence et fermeté !

LE CAPITAINE, *à Borselle qui examine ce soldat.*

Vous, ne sortez pas ; quelqu'un veut vous parler.

BORSELLE.

Qui donc ?

LE CAPITAINE.

Quelqu'un que je ne puis nommer...

BORSELLE.

Une femme?

LE CAPITAINE.

Je n'ai rien à ajouter... Attendez ici... ce sont mes ordres.

Aux gardes.

Suivez!

Ils sortent, des gardes précédant et suivant les conjurés. Le bedeau ferme la grille et disparaît.

SCÈNE VII.

BORSELLE, *seul.*

Qui donc va se rendre ici? Ce n'est point Jacqueline; oh! non, elle ignore encore ce qui arrive... — Mais cet homme qui était là, cet homme dont la voix m'a frappé comme une clarté dans la nuit... C'était bien la voix de Simonet! Que voulait-il dire?... que pourra-t-il y avoir quand quatre heures sonneront? — Que vois-je! à la grille... un homme...; il me fait signe...

Il s'approche du fond.

SCÈNE VIII.

BORSELLE, SIMONET, *derrière la grille.*

SIMONET.

Maître!...

BORSELLE.

Simonet! — Comment as-tu fait?

SIMONET.

Il y a du sang à mon poignard et un cadavre dans un coin de ce caveau... — Maître, vous serez sauvé !

BORSELLE.

Comment cela ?

SIMONET.

Deux cents Compagnons, bien armés, sont décidés à tout entreprendre.

BORSELLE.

Par quel moyen...?

SIMONET.

Au point du jour, et quand quatre heures sonneront, on doit vous conduire au supplice... Déjà la foule murmure autour de l'échafaud... Vous n'y monterez pas !

BORSELLE.

S'ils me délivrent...

LE BEDEAU, *en dehors.*

Eh bien, camarade ! par Notre-Dame...

SIMONET.

J'exhortais ce prisonnier à la contrition et à la pénitence...

Ils disparaissent.

SCÈNE IX.

BORSELLE, *seul.*

Tout semble se précipiter autour de moi... Quelle nuit !

Montrant la porte de fer à droite.

J'entends des pas de ce côté... on s'approche... Cette porte,

où conduit-elle ? — Elle s'ouvre... Des hommes armés... Quel mauvais dessein les amène ?...

La porte en fer qui est à droite s'est ouverte. On a vu descendre de l'escalier plusieurs hommes ; le premier tient une lampe et éclaire aux autres. Un de ces hommes s'avance en scène ; il est enveloppé d'un manteau ; les autres restent au haut de l'escalier.

SCÈNE X.

PHILIPPE DE BOURGOGNE, BORSELLE, *plusieurs hommes d'armes.*

On lève la rampe.

PHILIPPE, *s'avançant rapidement et jetant son manteau.*

Moi, Philippe de Bourgogne.

BORSELLE.

Ah !... vous rassasier des tourmens d'un captif... c'est un noble plaisir !

PHILIPPE.

Je suis venu, parce que seul je pouvais te dire les choses que tu vas entendre... Écoute-moi donc, car ta condamnation sera prononcée et exécutée avant que cette lampe soit éteinte ; et il faut, dans ce dernier quart d'heure qui te reste, que nous décidions ensemble d'une grande destinée à venir.

BORSELLE.

Je t'écoute.

PHILIPPE.

J'ai commencé par me faire connaître : à ton tour, ne me diras-tu pas qui tu es, Borselle, ou bien attends-tu que j'écarte moi-même le voile dont tu caches ton nouveau titre.

BORSELLE.

Comment!

PHILIPPE.

L'époux de Jacqueline de Bavière, pouvait être admis à traiter avec Philippe de Bourgogne.

BORSELLE.

Si cela était...

PHILIPPE.

Ne me dis point que cela n'est pas : cette nuit, un moine de l'abbaye a uni dans sa cellule France de Borselle à Jacqueline de Bavière. Je sais tout!

BORSELLE.

Eh bien! tu vas démentir cette union, n'est-ce pas? Tu vas combattre, par l'intrigue et le mensonge, le rival que cette nuit a légitimé?

PHILIPPE.

Regarde autour de toi, et dis, qu'est-il besoin du souci que tu prévois? n'es-tu pas en mon pouvoir? — Pourtant je vais, si tu le veux, reconnaître et proclamer hautement cette union.

BORSELLE.

Je ne croyais point au cœur chez toi, mais à la tête... Serais-tu généreux!

PHILIPPE.

Quelquefois.

BORSELLE.

Qui peut empêcher?...

PHILIPPE.

Le soin de mes États.

BORSELLE.

Prétexte !

PHILIPPE.

Devoir ! — Si je te faisais grâce, par exemple, je manquerais au devoir d'un souverain. Tu es maintenant l'homme qui porte en soi le germe de la destruction et du malheur : germe fatal dont les effets empoisonnés peuvent désoler un pays...

BORSELLE.

Fais-moi mourir...

PHILIPPE.

Dépouille-toi de ce qui te rend redoutable, et je n'écoute que mon cœur, et je te fais grâce à l'instant même.

BORSELLE.

Explique-toi !

PHILIPPE.

A toi, l'intéret de ton amour...; à moi, l'intérêt de ma couronne. Écoute ! — Les provinces que je gouverne sont bien à moi : par la conquête d'abord, et par la volonté des nobles et des bourgeois. Pourtant, je veux consentir à les tenir aussi de la libre volonté de Jacqueline. Avant une heure, obtiens d'elle une renonciation volontaire à la couronne, et je te fais grâce.

BORSELLE.

Ai-je bien compris !

PHILIPPE.

Que l'époux de Jacqueline use de son pouvoir pour faire disparaître toute cause de trouble ; que Jacqueline signe l'abandon de ses États et de son titre de souveraineté, à ce prix...

BORSELLE.

Assez !... Quel homme crois-tu donc avoir pour ennemi ? Que j'aille, moi !... — Philippe, tu es venu ici avec un dessein arrêté d'avance, un projet médité et tout prévu... Tu as été franchement au but. Je ne serai ni moins franc ni moins résolu que toi ! Avant de descendre dans ce caveau, j'avais aussi prévu et médité toutes les chances de mon entreprise. — Vainqueur, c'était le trône; vaincu, la mort. J'y suis préparé : tue-moi, mais n'espère pas que je me rende infame et déshonoré ! !

PHILIPPE.

Songes-y bien !

BORSELLE.

Ma volonté est immuable comme celle de Dieu.

PHILIPPE.

Mais ne comprends-tu pas que si tu meurs, je garde mes domaines... Et à quoi cela t'aura-t-il servi ?

BORSELLE.

N'est-ce rien que de mourir en roi, que de mourir l'époux de Jacqueline de Bavière?

PHILIPPE.

Jacqueline... Est-ce donc un sort si digne d'ambition que d'être époux de cette femme ?

BORSELLE.

Son époux !

PHILIPPE.

Mais, à toi, ce titre même peut être contesté; car, dans ce moment, un autre encore peut y prétendre, un autre peut se dire l'époux de cette femme.

BORSELLE.

Le duc Jean est mort!

PHILIPPE.

Un autre que le duc Jean.

BORSELLE.

Un autre!... — Ah! oui, tu crois que je vais donner dans ce piége maudit, et que dans mon cœur il y aura place pour tes soupçons.

PHILIPPE, *s'approchant.*

Si tu l'ignores, je veux te l'apprendre. Il y a un an, cette Jacqueline, dont tu es si fier, briguait hautement l'honneur d'un autre amour, et offrait sa couche au prince de Glocester.

BORSELLE.

Glocester! quel nom!

PHILIPPE.

L'ignorais-tu?

BORSELLE.

Oh! chaque fois que je l'entends, ce nom brise ma tête!...

PHILIPPE.

Glocester...

BORSELLE.

Ah!... — Ah! ne dis plus un mot! Va-t'en! Tu ne sais pas, tu ne peux savoir jusqu'où me porterait ma fureur!

PHILIPPE.

Je dois achever, et je reste... — Messire de Borselle, le sort qui vous est réservé a éveillé ma pitié... J'ai pensé que le moment était venu de rompre le charme qui vous a trop long-temps aveuglé.

BORSELLE, *se contenant avec peine.*

Mon Dieu!

PHILIPPE, *continuant.*

J'ai dû vous éclairer; car seul, peut-être, j'ai des preuves plus fortes que celles que vous pouvez posséder vous-même...

BORSELLE, *de même.*

Mon Dieu!

PHILIPPE, *continuant.*

Oui, Jacqueline, ce n'est que trop vrai et trop bien connu, Jacqueline s'est offerte volontairement au prince et lui a proposé publiquement cette union : preuve, n'est-ce pas, qu'elle adorait ce Glocester?

BORSELLE, *éclatant.*

Tu es un lâche!... Je suis sans arme!...

PHILIPPE.

Et si la lettre de Jacqueline, cette lettre qu'elle écrivit au prince, était entre mes mains?

BORSELLE.

Cette lettre!

PHILIPPE, *s'approchant de Borselle et la lui glissant dans la main.*

Dis-moi, ne sens-tu pas, en la touchant, que c'est là cette œuvre de perfidie?... Prends-la... prends, et je te laisse... Adieu, mais rappelle-toi que tu as été prisonnier à Mons pendant une année... N'oublie pas que, lorsque tu fus délivré, le prince de Glocester venait de retourner à Londres...

BORSELLE, *à part et comme malgré lui.*

C'est vrai!

PHILIPPE, *continuant.*

Lis cette lettre... Je le dis encore : le sort qui t'est réservé a éveillé ma pitié.

Il sort.

SCÈNE XI.

BORSELLE, *seul.*

Il se cache le visage de ses mains.

Cette langue de vipère a empoisonné tout mon sang... Philippe... Quand cela serait, croit-il, l'infâme, que je consente à servir ses projets?...—Il me semble que cette lettre brûle dans ma main... La déchirer...

Avec impétuosité.

Non ! la vérité !.. il le faut ! Une heure comme cela me tuerait !

Il court près de la lampe qu'un garde a attachée au pilier à gauche.

C'est son écriture. — Mon Dieu !... mon Dieu ! éloignez de moi les pensées criminelles !

Lisant. «... *Une promesse !... épouse de Glocester !...*»—*Après avoir lu, il laisse retomber les bras avec accablement.*

La vérité...

Avec explosion et frappant son front de ses poings.

Désespoir ! ! — Oh ! la mort maintenant ! la mort ! je la bénirai ! Vivre serait affreux, quand toutes mes illusions sont mortes, quand l'ange s'est changé en démon et le ciel en enfer !

On entend sonner quatre heures à l'abbaye.

Quatre heures... L'heure du supplice...—Quel souvenir !! Simonet l'a dit ! mes compagnons sont là, prêts à me délivrer !

Hors de lui.

Oh !... je ne veux pas cela ! Qu'on me laisse mourir ! Oh ! non ! non ! je ne le veux pas !... Je me briserai plutôt la tête contre ces barreaux !... — Mais ils vont venir, mais le sang va couler pour délivrer un homme à qui la vie ré-

pugne! Non, mon Dieu! ne le souffrez pas! Oh! non! la mort! mon Dieu, la mort!

Se mettant à genoux et joignant les mains.

Ne permettez pas que je franchisse le seuil de ce caveau... Mon Dieu, inspirez-moi!

Arrêtant ses yeux sur l'anneau qu'il porte au doigt.

Ah!... cet anneau... c'est le ciel qui me le fait voir... Je l'ai reçu d'elle... Elle l'a dit... : il contient un poison contre lequel l'art n'a point de remède...

Se relevant.

Merci, mon Dieu! merci; je pourrai mourir!

Il tressaille, entendant ouvrir la grille.

SCÈNE XII.

BORSELLE; LE BEDEAU, *portant une cruche et une coupe.*

BORSELLE, *avec brusquerie.*

Qui vient là? que me veut-on?

LE BEDEAU.

Seigneur prisonnier, l'on va se rendre dans ce caveau pour vous donner lecture de votre sentence.

BORSELLE.

Ah!.. Quelle peine a-t-on prononcée?

LE BEDEAU, *versant dans la coupe.*

C'est le vin des suppliciés.

BORSELLE.

La mort!..

LE BEDEAU.

Prenez ce gobelet de vin, cela donne du cœur!

BORSELLE.

Donne.

Il passe à gauche, puis se retournant.

Eh bien ! que fais-tu à cette place ?

LE BEDEAU.

C'est qu'il y a là quelqu'un qui demande à vous voir...

BORSELLE.

Personne, entends-tu ?.. personne !

LE BEDEAU.

C'est qu'on m'a présenté un permis de monseigneur le Duc...

BORSELLE.

Personne !.. va-t'en !

Le bedeau va au fond. Jacqueline entre furtivement ; le bedeau referme la grille et sort.

SCÈNE XIII.

BORSELLE, JACQUELINE, *au fond.*

BORSELLE, *versant le poison dans la coupe.*

Maintenant aucun pouvoir ne peut changer ma résolution !

JACQUELINE, *s'avançant.*

Borselle !

Borselle écoute avec stupeur.

JACQUELINE, *s'avançant encore.*

Borselle !

Borselle pose brusquement la coupe sur le banc, et court à Jacqueline qu'il regarde avec égarement en l'attirant à lui.

Elle !! — Que viens-tu faire ici ? Cette heure est solennelle ! — Cette nuit sera terrible !

JACQUELINE, *effrayée.*

Ah !..

BORSELLE.

Le ciel le veut ! c'est le ciel ! — Mais quelle fatalité nous poursuit !

JACQUELINE.

Ne suis-je pas ta femme... n'ai-je pas ton sort à partager ?

BORSELLE.

Mon sort, c'est la mort !

JACQUELINE.

Tu vivras, je l'espère... Si tu devais mourir, je te suivrais, Borselle !

BORSELLE *lui prend la main et la conduit près du banc de pierre.*

Tiens, regarde... vois-tu dans cette coupe...? c'est le vin des suppliciés... il n'a jamais étanché que la soif des agonisans... La mort vient après, non pas l'ivresse... N'est-ce pas? cela est funèbre... Dans le peuple on frémit rien que d'y songer !

Il prend la coupe.

JACQUELINE.

Cette coupe lugubre n'a rien qui m'épouvante; car je suis décidée... Si mes prières ne peuvent fléchir le ciel, s'il faut monter à l'échafaud, eh bien ! je la viderai avec toi en signe d'adieu à la terre.

BORSELLE.

Toi ! tu ferais cela !.. tu boirais ce qu'il y a dans cette coupe !

JACQUELINE.

Donne-la-moi... tu verras si je suis digne de marcher à la mort à tes côtés !

BORSELLE.

Un sort commun... tu l'as voulu...

L'arrêtant au moment où elle porte la coupe à ses lèvres.

Non! Attends!

Arrachant la coupe.

Oh! pensée infernale!

Il vide la coupe d'un trait.

JACQUELINE.

Borselle!... tu me repousses!... Qu'est-ce donc!... Borselle, reviens à toi!

BORSELLE; *il se laisse aller sur le banc.*

Maintenant, je puis parler sans fureur... Il y a la mort entre nous!

JACQUELINE.

Que dit-il!

BORSELLE.

Écoute... Tu as aimé un homme, et cet homme, ce n'est pas moi; tu lui as fait une promesse qui liait ton existence à la sienne: cet homme, ce n'est pas moi! cet homme, c'est Glocester!

JACQUELINE.

Glocester! — Tu as pu croire!...

BORSELLE, *avec vérité.*

Je te crois coupable: sur mon ame, je le crois, tu m'as trompé.

JACQUELINE.

Un mot!... un mot encore! Quel est le démon qui a corrompu ton cœur du fiel de sa malice? qui donc...

BORSELLE, *avec force et se levant.*

Philippe de Bourgogne est venu!...

JACQUELINE.

Philippe!... — Tu as écouté l'ennemi qui se faisait délateur!...

BORSELLE, *lui donnant sa lettre.*

J'ai cru à ton écriture...

JACQUELINE.

Borselle, je le jure, je ne suis point coupable.

BORSELLE, *froidement.*

Je l'ai dit : sur mon ame, je te crois coupable; je le crois, je le crois!!

JACQUELINE.

Alors je te dis, moi, que c'est un outrage indigne, et qui me soulève de honte! Tu me crois coupable, et tu me répètes cela avec froideur et indifférence!... Mais qui suis-je donc pour toi? Suis-je une femme que le hasard a conduite sur ton chemin, et qu'un caprice t'a enchaînée de la veille, pour que son témoignage ait si peu de prix, et soit méprisé comme un mensonge? Borselle! prends-y garde, le malheur peut m'abattre et m'ôter mon courage... Mais l'injustice me révolte et me redresse haute et fière!...

BORSELLE.

Cette lettre...

JACQUELINE.

Que m'importe cette lettre, et que me fait cette accusation!... C'est ta froideur qui me blesse, c'est ta crédulité qui m'indigne! — Borselle! quand j'aurais écrit au prince, quelle preuve cela serait-il que j'aie aimé cet homme? Des preuves... n'est-ce donc rien que toutes celles que je t'ai données! Des preuves, mon Dieu! tu les attends encore de moi! Cela n'a pu entrer encore dans ton esprit qu'il était vrai que Jacqueline avait fondu toutes les forces, toutes les facultés de son ame, en un seul sentiment pour toi, l'amour, l'amour dévoué et sans bornes!... Eh bien, cette preuve,

je puis te la donner à présent... Doute après, si tu as ce courage. Borselle, apprends-le... : avant d'entrer ici..., j'ai accompli, comme épouse, un dessein qu'hier je voulais exécuter comme amante... Pour toi, j'ai cessé d'être souveraine!

BORSELLE.

Que dis-tu!

JACQUELINE.

Je viens d'offrir à Philippe de Bourgogne l'abandon de mes États, s'il consent à te faire grâce de la vie.

BORSELLE, *avec un cri, et saisissant les mains de Jacqueline.*

Ah!... je suis malheureux!

JACQUELINE.

Oui... le soupçon fait mourir!...

BORSELLE.

Mourir...

JACQUELINE.

Oh! Borselle... cette lettre, qui pourrait me la reprocher? Moi, souveraine, j'ai offert ma main à Glocester, dans un moment où le danger de mes États était pressant; je l'appelai à mon secours, m'engageant sous serment à me donner à lui...—Tu chancèles; mais tes yeux sont égarés!!

BORSELLE.

Non!... hâte-toi! achève!

JACQUELINE, *avec abandon.*

Oh! s'il te reste des soupçons, Borselle, mon bien-aimé! voici qui va les dissiper... Glocester ne vint pas... Mais, au bout de trois mois, je reçus une lettre, et par cette lettre je reconnus que tout rapprochement était impossible entre cet homme et moi...

BORSELLE.

Eh bien !...

JACQUELINE.

Il était marié.

BORSELLE.

Marié !

JACQUELINE, *avec des sanglots.*

Maintenant, que te dirai-je encore, si ton cœur me repousse et demeure insensible ! que te dirai-je...

BORSELLE, *à genoux.*

Grâce ! grâce !

JACQUELINE.

Que te dirai-je !!

BORSELLE, *embrassant ses genoux avec un cri de désespoir.*

Pitié !!

JACQUELINE, *le relevant.*

Tu me crois donc ?

BORSELLE.

Je te crois... oh !... et je vais mourir !

JACQUELINE.

Non ! rassure-toi : ta grâce, Philippe ne peut la refuser...

BORSELLE.

Je te crois ! Supplice de l'enfer !.. Quand ma tête se brise, quand ma poitrine brûle et se déchire !!...

JACQUELINE, *se penchant sur lui.*

Mon bien-aimé !...

BORSELLE, *l'attirant avec effort.*

Un baiser ! le dernier !...

JACQUELINE, *se redressant avec torpeur.*

Ah!! ton visage est glacé! ton front livide! Borselle!!

BORSELLE, *expirant.*

Le ciel me punit! Je suis réprouvé!

JACQUELINE.

Qu'y a-t-il?

BORSELLE.

Adieu!... Cet anneau...

JACQUELINE, *après avoir regardé l'anneau.*

Ah!... le poison!!

La porte de fer s'ouvre. Le duc de Bourgogne, le capitaine, deux conseillers et un homme tenant une torche, se rangent sur le palier au haut de l'escalier.

LE CAPITAINE, *lisant.*

« De par Monseigneur le Duc, à Messire France de Borselle il est fait grâce de la vie. »

JACQUELINE.

Sa grâce!

Secouant Borselle.

Borselle! Borselle!

Voyant qu'il est mort, elle le laisse tomber et se lève toute droite.

Ah!! malheur sur toi, Philippe! malheur!!!

FIN.

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
JACQUELINE.	Mmes BATISTE.
MADAME DE SAINTRAILLE.	LEMOIGNE.
ÉLÉONORE DE COBHAM.	ZOÉ.
MADAME DE BRIELLE.	AGLAÉ.
FRANCE DE BORSELLE.	MM. DELACROIX.
LE DUC JEAN.	LEMOIGNE.
LE DUC DE BOURGOGNE.	BAPTISTE.
LE COMTE DE CROY.	ERNEST-PAUL.
JACQUES DE LALAING.	DELMARY.
SIMONET.	BARON.
JEAN NOLLE.	DUCHAMPY.
LAURENT.	ALPHONSE.
PELOU.	GERMAIN.
CHARDRU.	DUBUS.
L'HOMME AU MANTEAU.	ROMAINVILLE.
LE CAPITAINE.	BOSSELET.
LE PREMIER BEDEAU.	GABRIEL.
ASSAN, page maure.	BOUQUET.
UN CHEVALIER DU CYGNE.	CAMUS.

Ce drame, dont la mise en scène a été confiée aux soins habiles de M. Bartholomin, a été représenté pour la première fois au Théâtre Royal de Bruxelles, le 14 *octobre* 1834.



Imprimerie de Ode et Wodon.

PQ
2376
N89J33

Noyer, Prosper
Jacqueline de Bavière

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY